

AUX SOURCES de l'Europe

HYPERBORÉE

TRIMESTRIEL N°4 - SOLSTICE d'ÉTÉ 2007 - 9 EUROS



LES GAULOIS, YVAIN
MÉLUSINE ET MITHRA

SOMMAIRE

ÉDITORIAL

par Pierre-Émile Blairon 3

ORIGINES

Yvain et la fontaine de l'origine
par Paul-Georges Sonsonetti 5

25920 : Le nombre cosmique
Pierre-Émile Blairon 11

Mélusine ou la quête des origines
Audrey Fella 13

Un solstice d'hiver en Vaucluse
Bruno Favrit 19

Mithra et le retour de l'Âge d'Or
Paul Catsaras 22

Géographie sacrée : les médolhanon gaulois
Pierre-Émile Blairon 24

Les rois barbares
par Pierre-Émile Blairon 30

NOUVELLES DE LA TERRE

L'avènement du centième singe
Paul Marcus 32

Brèves de terroir
Laurent Winter 35

Archéo-Infos
D. Dulaz 36



Le dessin de couverture a été réalisé par André Herbonze, artiste peintre qui vit en Provence non loin de ce lieu magique où Bruno Favrit a organisé un solstice d'hiver (voir p. 21). L'artiste puise ses sources d'inspiration dans les mythes de l'Antiquité et les légendes des continents disparus ; il fait ainsi revivre par ses dessins les dieux des panthéons païens, celtique, germanique, grec et romain ; il nous entraîne à la recherche du Graal à la suite des Chevaliers de la Table ronde, il évoque pour nous les mythes de l'Atlantide et d'Hyperborée tout au long des numéros de notre revue. André Herbonze nous proposera bientôt une série de dessins imprimés sur carte postale, de vases, etc.

FIN DE CYCLE

Le « meilleur des mondes » selon Le Corbusier
Isabelle Larcand, Fanny Trullé 37

Vers la disparition prochaine de l'Europe ?
La thèse de Vladimír Boukovský 38

L.U. VU, ENTENDU 40

NOTRE EUROPE

Dolceacqua, village ligure
Pierre-Émile Blairon 42

Les peuples de l'Atlantide
Pierre-Émile Blairon 43

Les Basques, de la préhistoire à l'E.La
Alain Cagnat 44



**Notre passé le plus lointain,
notre avenir le plus proche.**

Hyperborée est une revue trimestrielle éditée par le CRUSOE, Centre de Recherches Universitaires Sur les Origines de l'Europe.

Directeur de la publication :

Pierre-Émile Blairon

pere.blairon@wanadoo.fr

Conception graphique : ExpoSud@wanadoo.fr

Impression : Montérégio Marseille

Dépôt légal à parution : ISSN en cours



Terres gauloises notre histoire confisquée

par Pierre-Emile Blairon

L'Histoire, si elle a un sens, c'est seulement celui de remettre les pendules à l'heure, de rétablir la vérité. Et, comme chacun sait, le mouvement des pendules, celui du temps, est cyclique. L'Histoire de notre monde actuel, de notre cycle finissant, fut initiée par les Hyperboréens, dont les derniers descendants connus constituaient la nation celte, fédération de peuples indo-européens dont la composante la plus importante était représentée par les Gaulois. Nous sommes arrivés à un tel degré d'ignorance et de reniement que non seulement nos enfants mais aussi nos contemporains, leurs parents et leurs grands-parents, ouïrent des yeux étonnés lorsque nous proférons une évidence qui devrait être la base d'un minimum de connaissance de notre histoire : nos ancêtres les Gaulois étaient des Celtes, qui conquièrent la totalité de l'aire géographique qui compose maintenant l'Europe sans constituer pour autant un empire centralisé, ce que réussiront à faire les Romains, quelques siècles après la prédominance celte. Les Celtes se fondirent sans difficulté aux archaïques peuples autochtones lors de leurs péréplices. Scythes au nord, Ligures ou Ibères au sud. Le Sud se vengera. D'abord avec les Grecs qui prennent pied à Marseille, auparavant Phocée, ou Massilia, une ville atypique, sans racines, tournée vers la mer, qui subira toutes les invasions extérieures venues de toutes les contrées méditerranéennes : Marseille fera ensuite appel aux Romains pour se débarrasser des Salyens avec lesquels elle est en conflit, les Salyens, le grand peuple celte dont sont issus les Provençaux.



Il nous faut revendiquer et réhabiliter notre passé de Celtes et de Gaulois³ et resserrer les rangs autour des valeurs qui ont permis à nos glorieux ancêtres de conquérir la Terre afin de nous projeter dans ce monde nouveau qu'il nous appartient, encore une fois, de créer.

Les Romains, qui ont grande pour s'installer durablement s'approprient les terres gauloises, les gaulois, les femmes gauloises, le passe-passe. L'Histoire est écrite par des témoignages historiques d'une ce sont ceux de leurs voisins, des les moquaient le plus souvent, pas comme des barbares écrits sont par conséquent partiels. Mais les principaux ennemis eux-mêmes, enfin, certains, les nombreux résisteront héroïquement donneront aux Romains et se Puis, par la brèche ouverte par s'engouffrera une religion venue aux Celtes gaulois leurs dieux pour aux saisons pour les dédier à leur dieu y implanter leurs églises. Deuxième quelques milliers de têtes coupées Gaulois accepte la nouvelle religion en oubliant complètement que les pas. Mais il doit aimer ça, Par la nouvelle brèche ouverte par de notre identité pénétreront les qui nous ramènent vers le bas. La le début de la fin, pratiquera le culte mieux dénigrer le « barbare » gaulois concept totalitaire et arrogant qui irresponsable et suicidaire sur la nature. L'obscurantisme, les ténèbres, de la des « droits de l'homme universel », l'humanisme.¹

Deux guerres mondiales et fratricides réduiront encore la capacité des Gaulois devenus Français depuis bien longtemps à s'affirmer comme un peuple indépendant, conquérant et fier de ses origines.

Religions et idéologies universalistes et mortifères auront alors convaincu (et, dans « convaincu », il y a deux mots) le peuple « gaulois » de renoncer à son identité pour livrer sa terre, ses biens et ses filles à qui veut bien se donner la peine de les prendre. Excepté quelques individus lucides qui commencent à se rassembler en communautés, en « clans », la grande majorité des Français accepte désormais peut-être avec résignation, mais plus sûrement avec un enthousiasme ahuri, cette injonction.

Nous en sommes là. Il ne nous reste plus qu'une alternative. Admettre la chute, la fin de ce cycle, qui verra la disparition (brutale) de ces zombies perpétuellement collabos.

Il nous faut revendiquer et réhabiliter notre passé de Celtes et de Gaulois³ et resserrer les rangs autour des valeurs qui ont permis à nos glorieux ancêtres de conquérir la Terre afin de nous projeter dans ce monde nouveau qu'il nous appartient, encore une fois, de créer. ■

soif de terres, en profitent en Gaule. Les Romains techniques gauloises, les guerriers génie gaulois. Premier tour de les vainqueurs. « On a affaire à nature bien particulière, puisque peuples qui les redoutaient, quand ils ne les décrivaient exotiques. Ces témoignages ou partiels »².

des Gaulois sont les Gaulois plus nombreux. Les moins à l'envahisseur. Les autres se dénommeront : Gallo-Romains.

les Romains devenus décadents, d'Orient ; les chrétiens prendront en faire des saints, leurs fêtes liées unique, leurs lieux sacrés pour tour de passe-passe. Après aux derniers résistants païens, le et s'en accommode assez bien anciens dieux ne l'asservissaient l'asservissement.

le christianisme dans le mur idéologies égalitaires, celles « Renaissance », qui est plutôt de l'Antiquité gréco-latine pour et inventera l'humanisme, dédouane l'homme de son emprise. Les « Lumières » amèneront Révolution française qui inventera nouvel avatar dogmatique de

1- Jean-Louis Brunaux, *les Gaulois*, Guide Belles Lettres des civilisations.

2 - Ceux qui ont conservé l'intégrité de leurs capacités de jugement peuvent constater que tous les concepts présentés par une fin de cycle sont non seulement faux - tout ce qui brille n'est pas or - mais aussi exactement à l'inverse de ce qu'ils prétendent signifier. Nous venons d'en donner deux exemples avec la Renaissance et les Lumières. Pour ce qui est de « l'humanisme », il suffit de consulter un dictionnaire, le Larousse, par exemple : « Toute théorie philosophique sociale, politique, ayant pour but suprême le développement illimité (souligné par nous) de toutes les possibilités de l'homme ». L'Amérique prédatrice a parfaitement appliqué ce principe ; elle est le prototype d'un État humaniste et du futur gouvernement mondial que nos ennemis appellent de leurs vœux : le « meilleur des mondes » !

³ Voir nos articles dans ce même numéro.

Yvain et la fontaine de l'origine

par Paul-Georges Sansonetti

Avant de composer son célèbre et sans doute volontairement inachevé *Perceval* ou *Le Conte du Graal*, Chrétien de Troyes a rédigé un texte d'une incontestable importance car se référant – sans l'affirmer ouvertement – à la notion de Tradition primordiale. Il s'agit d'*Yvain, le chevalier au lion*.

SEMBLABLEMENT AU GRAAL

Le récit commence par l'aventure d'un preux du roi Arthur qui, au cœur de la forêt de Brocéliande, découvre la fontaine de Barenton. Mais la description qu'il en donne est à la fois féérique et terrifiante : Sur quatre énormes rubis, « plus flamboyants et plus vermeils que n'est au matin le soleil quand il paraît à l'orient »² repose « un perron d'une seule émeraude, évidée comme un vase »³ d'où jaillit une eau bouillonnante. Au-dessus, attaché à un pin immense, « le plus beau qui jamais s'épanouît sur terre »⁴, pend un récipient d'or fin. De l'eau, « qui bouillonnait comme eau chaude », puisée à l'aide du bassin et versée sur le perron provoque de façon surnaturelle une formidable tempête (avec éclairs, vent, nuages, neige, grêle, pluie) qu'accompagne un tremblement de terre. En ce lieu affleure donc une puissance inouïe capable de détruire le tangible. Il est loisible de rapprocher ce bassin et l'émeraude évidée de

l'objet prodigieux qui apparaît dans l'œuvre suivante du poète car, comme on le découvrira chez les continuateurs de Chrétien de Troyes, le Graal peut se révéler redoutable⁵. Dans les deux textes, il est question de ce qui, à la fois réceptacle et source, s'impose comme le puits artésien d'une puissance indissociable du divin et dont procède l'univers. Elle est coalescente à l'origine du monde mais susceptible de l'anéantir. Il s'agit là d'un thème présent en alchimie qui nomme cette puissance « Basilic philosophique »⁶. Dans la cosmogonie scandinave, au commencement

de la création il y a ce « Chaudron Bruyant » dont jaillissent les fleuves de vie d'où toute chose est issue.

Cette fontaine symbolise à la fois le point d'émergence de l'univers et le lieu « principal » (dit René Guénon) ou « Centre suprême », à l'aure d'un cycle ; ce que représente précisément les rubis comparés au soleil levant et dont le nombre est évocateur des quatre Âges appelés à se succéder (nous allons revenir sur ce thème qui constitue la trame secrète du récit). Quant au perron d'émeraude, il est directement allusif à la terre verte originelle, qu'on la nomme Hyperborée ou Thulé et que reflète le nom de Groenland. Le grand pin qui l'ombrage est évidemment une évocation de l'Axe du monde joignant le visible à l'invisible. Ce lieu a son gardien sous l'aspect du sire

Esclardes le Roux, un chevalier chargé d'en interdire l'accès à quiconque. On pourrait le voir comme le protecteur de la fon-



NOTES

1. Selon la thèse pertinente du médiéviste Jacques Riband.
2. Vers 424 - 427 de l'édition Mario Roques, Éditions Honoré Champion (Paris, 1971). Traduction en prose moderne par Claude Baridant et Jean Trouin (Paris, 1982), p. 133.
3. Vers 424 - 425. Traduction, op. cit., p. 133.
4. Vers 415.
5. Vers 387 et 419 - 420.
6. Principalement pour ceux d'entre les hommes qui ne sont pas dignes de l'approcher. Ainsi, dans *La Queste del Saint Graal* ce passage où Lancelot tente d'entrer dans la chambre illuminée par le Graal qui resplendit comme le soleil. Alors « il sentit un souffle, aussi chaud que s'il

7. Cf. Julius Evola dans son ouvrage *La Tradition hermétique*, Éditions traditionnelles (Paris, 1963), p. 44. L'équivalent de la fontaine décrite par Chrétien de Troyes se retrouve chez un alchimiste, Bernard de Trévise, qui parle d'une « fontaine terrible » dont l'eau, si elle jaillissait soudain, détruirait tout ; cf. encore Evola, *ibid.*, p. 43.



Bulletin d'abonnement **HYPERBORÉE**

Date :

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Tél. (facultatif) :

Courriel (facultatif) :

☐ Je souscris un abonnement d'un an (4 numéros) à la revue **HYPERBORÉE** d'un montant de 32 euros pour la France ou 36 euros pour les DOM-TOM et l'étranger.

A partir du n° inclus

Ci-joint chèque à l'ordre du CRUSOE.

Adresse postale : **BMB - BP 50169**

13795 Aix-en-Provence cedex 3

Votre revue **HYPERBORÉE** sur internet !



Début juillet 2007, vous pourrez consulter le site internet de votre revue *Hyperborée*

hyperboree.info

Couverture, sommaire, éditorial de chaque parution, abonnements, liens, manifestations organisées par l'association Crusoe qui édite la revue, parutions d'ouvrages, calendrier des conférences données par les collaborateurs d'Hyperborée...

taïne, son gardien assermenté en quelque sorte. Mais ce n'est pas le cas. En effet, replacé dans le domaine de l'ésotérisme, un tel personnage appartiendrait à ce que Guénon nommerait les forces de l'anti-tradition dont le rôle consiste à empêcher l'approche de ce qui appartient à la « source » (ou à la fontaine) « thuléenne » et, donc, polaire de la connaissance ; autrement dit à ce qui fonde véritablement toute civilisation de l'hémisphère Nord⁸. Ces forces et leurs agents sont inhérents à l'aggravation de l'Âge de Fer. À ce propos, il suffit de voir quelles précautions prirent certaines organisations initiatiques se référant à la tradition polaire – tout particulièrement l'Ordre du Temple – afin d'occulter leur savoir et leurs objectifs pour comprendre que l'anti-tradition était déjà très active à l'époque où Chrétien composait ses récits. En affrontant et tuant celui chargé d'interdire l'accès à la fontaine, Yvain montre qu'il est digne d'accéder à ce qu'implique la signification d'un lieu aussi « primordial » (au double sens du terme : originel et essentiel).

L'ANORMAL ET LA FELONIE

À partir de cet exploit, les thèmes du récit s'ordonnent en deux grands ensembles opposés. Dans le premier, on découvre une série de personnages qui ont en commun d'être génétiquement marqués du sceau de l'anormal. Il y a d'abord le gardien du troupeau de taureaux⁹, puis le géant féroce dénommé Harpin de la montagne¹⁰ ou encore les deux fils de Netun¹¹. Parallèlement à de tels êtres véritablement monstrueux, on trouve dans le récit toute une galerie de personnages partiellement ou foncièrement mauvais : Keu, le sénéchal du roi Arthur, celui (flanqué de ses deux frères) de dame Laudine, le (triste) sire Alier, l'héritière aînée du fief de Noire Épine (un nom sinistre, directement saturnien¹²). Un mental venimeux les anime¹³ et la félonie guide leurs actes. Par félonie, il faut entendre l'attitude exactement inverse de la droiture chevaleresque. À cet égard, il est une scène essentielle qui résume emblématiquement ces deux polarités antagonistes. Il



s'agit de celle où Yvain assiste au combat d'un lion – son futur et fidèle compagnon – et d'un serpent, animal qui « tant est plein de félonie »¹⁴. La formule « serpent félon » revient à deux reprises¹⁵. À travers cet affrontement transparait la lutte sans merci que se livrent deux natures antithétiques : l'une ouranienne et solaire que centre le « cœur » – au sens médiéval de courage et de générosité – puisque, en astrologie, le signe du lion correspond à l'organe le plus vital ; l'autre procédant d'un venin inhérent à un élément dont le serpent est indissociable : la « terre », autrement dit de la densité de la matière. Densité qui emprisonne l'esprit et le retranche des influences d'ordre spirituel. Pareil conflit entre ces deux natures traduit emblématiquement ce que Gilbert Durand dénomme « le Régime Diurne ou Héroïque de l'image »¹⁶ privilégiant l'épée comme « symbole de rectitude morale »¹⁷. Aussi, très significativement, découvre-t-on exactement au centre des 6808 vers¹⁸ composant ce long poème une image des plus parlantes. On lit en effet qu'après avoir porté secours au lion et pourfendu le reptile, Yvain « essuie son épée souillée par le venin et l'ordure du serpent »¹⁹. Les baies de l'if passant pour l'antidote

NOTES

8- Ce qui concerne, certes, les peuples d'Europe mais aussi ceux appartenant au tronc commun indo-européen. Il faut y ajouter, comme nous le disions dans la note d'un article précédent, des civilisations ne relevant pas de l'ethnie indo-européenne mais ayant été fortement influencées par elle, comme c'est le cas pour la Chine avec les Thokariens qui, issus de l'Iran, dirigèrent la Chine au premier et deuxième millénaires avant notre ère. Ce que prouvent les tombes du Sin-Kiang découvertes en 1978 le long de la rivière Kōnch Darya. Il y aurait sans doute aussi beaucoup à dire sur ces mystérieux « dieux » décrits comme présentant une carnation blanche et qui furent à l'origine de la civilisation toléïque.

9- Vers 292-304 : il « ressemblait à un Maure, laid et hideux à démesure, si laide créature qu'on ne saurait le dire en paroles » ; et, plus loin, vers 798-799, « comment Nature avait-elle pu créer une œuvre aussi grossière et aussi laide ? ».

10- Vers 3850-3851. Ce nom de Harpin n'est pas inspiré du mot harpe mais plutôt d'un terme latin, harpago, désignant un instrument muni de crochets pour agripper une chose. À partir de ce terme, Molière a nommé son célèbre personnage de l'avare. Chrétien de Troyes nous dit qu'Harpin se saisit de « tout ce qu'il peut atteindre » ; transcription, op. cit., p. 102. Ce géant incarne l'hubris titanique et ce n'est sans doute pas un hasard si, à défaut d'armure, il est recouvert de peaux d'ours. En certaines circonstances l'emblème de l'ours a été usurpé par des représentants de la seconde fonction (princes et guerriers) en révolte contre l'autorité spirituelle, ainsi que le rappelle René Guénon dans *Les Sym-*

boles fondamentaux de la Science sacrée, Éditions Gallimard (Paris, 1962), chapitre XXIV. Le roi Arthur, dont le nom évoque l'ours, restaure la dignité de ce symbole animal associé au domaine boréal et polaire par les deux constellations de l'Ursa Major et de l'Ursa Minor.

11- Ils sont décrits comme « géants » (vers 5610), « hideux et noirs » (vers 5506) et désignés comme « fils de diables » (vers 5265). On les dit né de l'accouplement « d'une femme et d'un netun » (vers 5267). Ce dernier mot est synonyme de latin et revêt ici une signification péjorative : le netun est un esprit impur, démoniaque. Le fait que ces démons soient deux les présente comme l'image inversée de l'« homme double » des origines (le Yoma de l'Iran mazdéen, le Tuisto des Germains selon Tacite ou encore Castor et Pollux pour la Grèce).

12- Rappelons que, particulièrement dans le domaine alchimique, Saturne – également dénommé Chronos – figure le temps et les fatalités qu'il entraîne. L'involution que représente le cycle des quatre Âges marque donc le pouvoir grandissant de Saturne.

13- Vers 70.

14- Vers 3355.

15- Vers 3371 et 3378.

16- Dans son ouvrage principal intitulé *Les Structures Anthropologiques de l'Imaginaire*, Éditions Bordas (Paris, 1973).

17- Ibid., p. 189.

18- Publié par Mario Roques, op. cit.

19- Vers 3404 - 3405. Comme on peut le constater, 3404 x 2 = 6808, nombre de vers que comporte le récit publié par Mario Roques, op. cit. À partir de ces deux vers le lion sauvé par Yvain va s'attacher à lui, d'où le titre du récit.

aux morsures de vipère, notre chevalier, que son nom blasonne précisément de ce végétal (comme Yves ou Yvette), incarne le principe d'une chevalerie victorieuse du venin du monde.

LE NORD ET LES QUATRE ÂGES

Métaphoriquement, le combat du lion et du reptile traduit, au sein de tout individu comme de toute société, l'incessante confrontation entre « cœur » et félonie. Le venin du mental suscitant la félonie menace la Table ronde (reflétant le ciel centré par la Polaire²⁰), le fief de Noroison (ce nom évoquant le monde norois, autrement dit nordique), celui de dame Laudine (où demeure la fontaine originelle) et celui de la parentèle du célèbre Gauvain, appelé dans ce récit *soleil de la chevalerie*²¹ et dont le nom dérive du gallois *Gwalchmei* qui veut dire « épervier » (emblème solaire, tout comme l'aigle). Ces thèmes nous introduisent dans le second ensemble où il est question d'oiseaux (symbolisant l'inverse du serpent) et surtout de brillance de l'or exprimant une incorruptibilité (synonyme d'immuabilité) spécifique de ce qui appartient au Pôle et, de la sorte, à la Tradition primordiale.



C'est ce que traduisent des images comme celle des nombreux oiseaux qui, après la surnaturelle tempête s'assemblent sur le grand pin²², ou de « l'autour mué »²³ et du « faucon gruyer »²⁴ portés par des personnages incarnant l'éthique chevaleresque²⁵. On vient d'évoquer Gauvain associé à l'image de l'épervier et du soleil. Voué à cet astre, l'or, métal soustrait aux dégradations

du temps symbolise par excellence l'immuabilité ainsi que la perfection des origines. De fait, l'Âge d'Or dont parle Hésiode demeure latent dans le domaine de Laudine. En retrouver l'évocation nécessite de rassembler, semblablement aux pièces d'un puzzle, des images éparses. D'abord avec cette salle qui, par son plafond, est « toute ciellée de clous dorés »²⁶. On imagine que les têtes des clous, en place d'étoiles, reproduisent les constellations de l'hémisphère boréal. Mais ces clous renvoient également aux *reginnaglaR* (littéralement, « clous des Puissances divines ») de la tradition viking²⁷. Le clou étant un symbole de fixité, surtout s'il est d'or, métal soustrait aux corrosions du temps, pareil ciel nocturne reconduit en son centre où la Polaire se fait évocatrice

de la tradition primordiale. Parallèlement aux clous, les cheveux de dame Laudine « surpassent l'or fin tant ils resplendissent »²⁸. Une blondeur digne d'Isent que va rehausser, le jour – solaire s'il en est – de la saint Jean d'été, « un diadème tout serti de rubis »²⁹. La chevelure dorée de la belle châtelaine répond aussi à l'or du bassin³⁰ qui pend au-dessus de la fontaine tandis que les bijoux rouges du diadème sont directement allusifs à ceux, d'une taille phénoménale, soutenant le

perron. Peut-être faut-il les considérer comme l'ornement rituel d'une sorte de sacerdoce que nécessite cette fontaine.

En effet, la beauté hors du commun de Laudine³¹ apparaît comme référentielle à la supra-humanité des origines, telle que l'évoquent diverses traditions indo-européennes³². Ainsi qu'on le découvre dans d'autres récits arthuriens, la blondeur est un signe

NOTES

20- Étoile principale de la Petite Ourse, constellation à laquelle, par l'étymologie, nous l'avons dit à la note 10, fait écho le nom d'Arthur.

21- Vers 2405-2410.

22- Vers 461.

23- Vers 197.

24- Vers 2313. Le terme de « gruyer » signifie que cet oiseau est chasseur de grues.

25- Le preux d'Arthur qui est l'hôte du seigneur portant un « autour mué » sur son poing reçoit, en signe de bienvenue, un « manteau de soie bleu de paon ». La couleur et la mention de l'oiseau sont évocateurs du ciel.

26- Vers 963-965. Nous conservons l'adjectif médiéval « ciellée » tant il est suggestif et suffit à souligner l'importance de ce lieu.

27- Cf. R.L.M. Demlez, *Les Dieux et la Religion des Germains*, Editions Payot (Paris, 1962), p. 99. Une même thématique existait dans le monde sumérien puisqu'un énorme clou s'était enfoncé dans un orifice au centre de la dalle de fondation d'un temple. Dalle qui constituait l'équivalent rituel de l'actuelle pose de la première pierre d'un édifice. Ajoutons que l'écriture de ce même peuple a été qualifiée de « cunéiforme » car

elle semble formée de coins ou, plus précisément, de clous. La parole était donc symboliquement fixée par des clous.

28- Vers 1465-1467.

29- Vers 2362-2363.

30- Il est pour le moins significatif que le monstrueux berger parle d'un bassin de fer (vers 386) et non point d'or. Ce personnage incarne génétiquement le chaos du dernier Âge et la brillance dorée de l'Âge premier lui est inconnue autant qu'inaccessible. A noter que ce sont les mêmes mots – « or fin » – qui reviennent pour spécifier la qualité du métal du bassin (vers 420) et la chevelure de Laudine (vers 1467). On pourrait aussi ajouter que le psautier de cette châtelaine est « enluminé de lettres d'or » (vers 1419).

31- Vers 1146-1147 : « une des plus belle dame que l'on vit sur terre ». Le récit ajoute que Laudine, « venue d'un drap impérial » (vers 2362) est « plus belle que nulle déesse » (variante du vers 2369).

32- Qu'il s'agisse de l'Iran mazdéen, puisqu'un mythe parle des semences des êtres parfaits appartenant à l'Âge originel du roi Yima et conservées dans le Varā (citadelle souterraine sise tout au Nord du monde), ou de la Grèce car Apollon, dieu de la beauté, gouverne le peuple des Hyperboréens demeuré en Âge d'Or.

électif évocateur de la luminosité nimbant les êtres appartenant ou réintégrant la plénitude des temps primordiaux. Plus simplement, disons que l'or d'une chevelure fait référence à l'Âge auquel, selon Hésiode, est dévolu ce même métal. La suivante de Laudine, « jolie brunette »³³ et non blonde, personne la plus proche de la châtelaine - mais d'un rang inférieur, pourrait incarner le second Âge car, de par son nom, Lunete³⁴ (petite lune), elle est en rapport avec l'astre des nuits qui gouverne l'argent. L'impressionnante carrure d'Esclados le Roux³⁵ et son inscribilité font songer à ce que dit Hésiode des êtres vivants en Âge d'Airain. Un Âge auquel est directement allusive la chevelure couleur cuivre de l'impitoyable chevalier. Blasonné par le métal d'Arès (Mars), le dernier Âge - auquel appartiennent les personnages de ce récit - paraphe le visage d'Yvain³⁶ : truce luisée, on le devine, par le fer d'un adversaire. Mais surtout, ce sont les armures (heumes et hauberts de mailles) qui s'imposent comme véritablement emblématiques de cet Âge de Fer.

LA SOURCE ET LE VERSEAU

La prédestination du héros et, de la sorte, la capacité dont il fait preuve en réintégrant un état originel³⁷ - ce que représente ses noces avec dame Laudine³⁸ personnifiant l'Âge d'Or - est inscrite dans son nom : Yvain, nous l'avons dit, désigne l'if, l'arbre toujours vert (en harmonie chromatique avec l'émeraude évilée de la fontaine) qui, chez les Celtes d'Irlande, figure l'immobilité de ce qui est principiel. Ainsi est-il question de l'if de Mugna, l'« arbre primordial »³⁹. Le nom, Mugna, désigne le saumon, « animal de science »⁴⁰

puisque possédant la faculté de remonter à la « source », autrement dit à l'origine ; et c'est précisément ce que réalise Yvain en conquérant la fontaine sur un colosse voué à en interdire l'approche. Le message de Chrétien de Troyes est clair : on ne parvient à la « source » qu'en affrontant victorieusement ce qui en prohibe l'accès, c'est-à-dire l'anti-tradition qui, issue de la mentalité féroce égotique caractérisant l'Âge d'Airain⁴¹, œuvre de façon sournoise autant qu'impitoyable au fur et à mesure que s'accroît l'Âge de Fer. À la fontaine, le héros verse le contenu du bassin. Par cet acte, il s'apparente au Verseau qui, astrologiquement, marque l'ère nouvelle où doit s'effectuer le retour de la Tradition primordiale et, conséquemment, de l'Âge d'Or. Sa capacité à verser l'eau « terrible » est en quelque sorte confirmée par la dignité solaire que symbolise le lion fidèle⁴².



NOTES

33- Vers 2418.

34- Vers 2408-2414.

35- Vers 520. Ce nom pourrait être formé de deux mots : « esclar » (clair et éclat) et « don » (dont l'orthographe n'a pas varié comme le prouve les vers 3446, 5644 ou encore 5946). Il s'agit donc du « don » (c'est-à-dire du revers) d'une brillance et nous songeons à ce que l'alchimie dénomme le « soufre extérieur » et qu'exprime l'inscribilité dont fait preuve Esclados.

36- Vers 2898.

37- Un épisode du récit mérite d'être explicité. Découvrant Yvain en danger de mort car recherché par les fidèles d'Esclados le Roux, Lunete lui confie un anneau provoquant l'inscribilité de celui qui le porte. Cette inscribilité permettant à Yvain d'échapper au trépas rappelle singulièrement les êtres de l'Âge d'Or qui, hors des atteintes du temps, sont désormais « drapés de brume », c'est-à-dire invisibles aux yeux des mortels.

38- Philippe Walter voit dans ce nom un dérivé de celui du dieu celtique Lug ; cf. son remarquable ouvrage intitulé *Canicule, essai de mythologie sur Yvain de Chrétien de Troyes*, Éditions SEDES (Paris, 1988), p. 200-201. Pour notre part nous le rapprochons du latin *laudare* (louer) car dame Laudine est digne de louanges, semblablement à l'Âge originel qu'elle incarne.

39- Cf. Françoise Le Roux et Christian J. Guyonvarc'h dans *Les Druides*, Éditions Ouest-France (Rennes, 1986), p. 407.

40- Ibid.

41- De la sorte aussi, il arrache l'illusion qu'entretenait Esclados le Roux. De la même façon que les actuels dirigeants planétaires illusionnent les peuples sur le soi-disant unique mode de gouvernement viable et les obligations qui en résistent pour les citoyens destinés à interdire l'accès à la « source », c'est-à-dire à ce qu'impliquent comme bouleversement idéologique la notion de Tradition primordiale. Ces bouleversements sont métaphoriquement figurés par l'« eau » (la force vitale) puisée par l'or du bassin et versée sur l'émeraude. Rappelons au passage que la mythique Table d'Emeraude d'Hermès Trismégiste résume les principes de l'alchimie, science dont la finalité est - au moins en ce qui concerne l'opérateur - le retour en Âge d'Or (que représente la pierre philosophale). À propos du Verseau, il faut savoir que les « ondes » qu'il verse risquent fort de se révéler corrosives pour ce qui ne relève pas du Principe. Le flot du Verseau est donc identique aux effets de l'eau de cette fontaine de Barenton ou de celle dont parle Bernard de Trévise : il agit, comme nous l'avons dit, du « Basilic philosophique ».

42- Le fait qu'il verse - rituellement - l'eau joint à la présence du fauve apprivoisé qui l'accompagne transcrit astrologiquement l'axe cardinal Verseau-Lion.


En ce temps de haches et de loups


Le numéro 3 d'Hyperborée comportait une erreur dans l'article écrit par Paul-Georges Sansonetti, intitulé « En ce temps de haches et de loups ». La reproduction du bas-relief qui devait illustrer l'article a été remplacée par le blason de la Norvège, un lion tenant une hache. Revoici la partie de l'article commentant ce bas-relief ici reproduit. Toutes nos excuses à P.G. Sansonetti et à nos lecteurs.



Bas-relief viking de la croix de saint Andreas (île de Man). L'interprétation que l'on donne de cette scène – Odinn avalé par Fenrir – nous paraît incomplète. Certes, il s'agit bien du maître des Ases en fâcheuse posture lors du Ragnarök mais c'est aussi Viðarr qui, conformément à ce que la Gylfaginning (chap. 50) nous conte, bloque d'un pied la mâchoire du loup. À cet acte libérateur correspond l'ouverture du centre de force coronal, au sommet de la tête, par le pouvoir du ciel que symbolise un aigle ; image correspondant à la présence de l'aurole pour les saints du Christianisme. Deux motifs accompagnent cette ouverture. Le premier, directement derrière la tête de (Odinn-)Viðarr, représente un simple noeud. Précisément parce qu'ainsi placé, il figure la fermeture du mental à ce qui appartient au domaine ouranien et divin. De son bec, l'aigle (ou plutôt ce qu'il représente) procède à l'ouverture du centre coronal et, ainsi, défait ce noeud. L'autre signe est juste derrière l'aigle.

On pourrait y voir la rune **ophalan*  jointe à un anneau.

À l'époque où la scène fut sculptée, la rune  n'existait plus dans l'alphabet en usage chez les vikings mais, comme le signale Wolfgang Krause, était toujours utilisée avec le sens de « pays natal ».

La signification de ce signe pourrait être la suivante : l'ouverture coronale se conjoignant à la défaite de Fenrir conduit à la révélation du « pays natal », la terre ancestrale en laquelle il est possible de deviner l'urheimat, autrement dit l'Hyperborée. Car le territoire originel est ici relié à un anneau ; lequel serait alors celui d'Odinn, dénommé Draupnir, qui, toutes les neuf nuits émettait de son or huit autres anneaux identiques. D'où le nom de Draupnir (« Ruisselant »). Si l'on fait le compte on découvre que cette démultiplication se produit quarante fois par an. Il se trouve, comme le précise René Guénon, que quarante est le nombre désignant le « retour au principe »¹⁸. Entrelacé avec , Draupnir marquerait le fait que doit revenir ce qui est « principal » et, en conséquence, l'Âge d'Or. La victoire sur le loup permet, en effet, un tel retour puisqu'on lit dans la Völuspá que, passé le Ragnarök, seront retrouvées dans l'herbe verte « les merveilleuses tables d'or » jadis possédées par les peuples. Le métal de ces tables – sur lesquelles, on l'imagine, est gravée la sagesse des origines – énonce le nouvel avènement de cet Âge premier. ■

25920 le nombre cosmique

par Pierre-Emile Blairon

Il y a plusieurs types de temps : le temps sacré et le temps cosmique, d'une part et, d'autre part, le temps profane, qui est celui des hommes modernes, celui de l'histoire. Le temps cosmique appartient aux dieux. Il est - immuable, éternel - et, comme tout ce qui est d'ordre naturel : transcendant, extérieur et supérieur, mais aussi intangible. Autrefois, les hommes côtoyaient les dieux, aussi le temps cosmique se confondait-il avec le temps sacré. Ce sont les hommes, en effet, qui, s'en référant aux dieux, ou les créant, introduisent cette notion de sacré, de spiritualité. Nous parlons de « spiritualité » qui concerne toutes les anciennes civilisations avant l'arrivée des religions monothéistes. Rappelons que la « religion » est définie par les dictionnaires comme un ensemble de dogmes et de pratiques rituelles élaboré et encadré par un clergé.

C'est à partir de la mise en place des religions monothéistes qu'apparaît un temps « linéaire » qui s'oppose dès lors à un temps « cyclique » (sacré et cosmique) qui, jusqu'alors, n'avait pas besoin de se définir, puisqu'il se déduisait de l'observation de la nature et donc du bon sens. Le temps linéaire, incluant le temps profane et le temps historique, est un temps artificiel, inventé par certains hommes : un début du monde dans l'ignorance et la barbarie, une fin du monde dans la joie, l'uniformité, la fusion et la confusion, le paradis, les lendemains qui chantent. Autant dire que le « sens de l'histoire » ou le concept de « progrès » qui en résultent sont de pures escroqueries. Des utopies qui n'engendrent que des réalités sanglantes.

Les Hindous ont donné des indications chronologiques concernant les durées de vie cosmiques qui nous amènent à des nombres inimaginables. Heureusement, ces nombres se subdivisent ensuite analogiquement - comme un système de poupées russes qui s'emboîtent les unes dans les autres - et nous obtenons alors des durées de cycles que notre entendement humain peut assimiler. Ainsi, 360 jours de l'année de Brahma font trois mille cent dix milliards et 400 millions d'années normales.

Le temps cosmique est aussi sacré, avons-nous dit, il est donc analogique, concordant. L'Homme est à l'exacte intersection entre le microcosme et le macrocosme. Rappelons une nouvelle fois la formule de l'Hermès Trismégiste : ce qui est en bas est comme ce qui en haut.

Toujours chez les Hindous, mais aussi chez les Indo-Européens, comme Hésiode, un Grand Âge de civilisation est composé de



Stonehenge, laboratoire astronomique des temps primordiaux.



Bas-relief exposé dans le cloître de l'église Saint-Trophime d'Aux.

quatre cycles, dans l'ordre déclinant : l'Âge d'Or, l'Âge d'Argent, l'Âge d'Airain, l'Âge de Fer. En sanscrit, l'Âge, c'est le Yuga. Nous avons alors le Krita Yuga, le Treta Yuga, le Dvapara Yuga, le Kali Yuga. Il ne faut pas être grand clerc (indou) pour comprendre que nous y sommes, dans ce dernier Âge, dit aussi l'Âge sombre ou l'Âge du Loup chez les Anciens Nordiques.

L'Âge d'Or dure 1 728 000 années d'homme, l'Âge d'Argent 1 296 000 années, l'Âge d'Airain, 864 000 années, l'Âge de Fer, 432 000 ans. Les valeurs de temps sont de la proportion 4, 3, 2, 1, c'est-à-dire que l'Âge d'Or dure quatre fois plus que l'Âge de Fer. Le total de ces quatre yugas constitue un Grand Âge de 4 320 000 ans et il faut en compter 71 pour former la période de règne d'un Manou. Nous allons nous arrêter là car un chiffre nous intéresse, c'est celui de l'intervalle entre deux Manous : 25 920 000 années. Et ce nombre correspond à la respiration des dieux – il faut bien qu'ils « soufflent » de temps en temps – mais cela renvoie aussi à quelque chose de tout à fait humain.

Ce nombre est lié à un cycle mensuel ; faisons un petit calcul : 60 secondes x 60 fois une minute = 3600 en une heure x 24 = 86400 secondes en une journée. En un mois, avec une moyenne de 30 jours : 86400 x 30 = 2 592 000 secondes.

Nous allons retrouver ce nombre 25 920 dans d'autres rapports. Ainsi, les grandes ères astrologiques sont définies par les signes du zodiaque, mais en sens inverse du zodiaque personnel ; elles sont longues, chacune, de 2 160 ans ; il y en a 12. Un cycle entier du grand cercle du Zodiaque fait donc : 2160 x 12 = 25920 ans.

Autre exemple : la vitesse de la lumière est de 300 000 km par seconde. Il y a 86400 secondes en un jour ; la lumière parcourt donc 25 920 millions de kilomètres par jour.

La vitesse de la Terre autour du Soleil est de 30 km par seconde, elle couvre donc 2 592 000 km par jour.

Le temps cosmique est le temps astronomique, sidéral, planétaire. Ici, le temps et l'espace se rejoignent. Nous avons l'impression que nous vivons sur le plancher des vaches, que nous avons les pieds sur terre ; mais nous vivons en permanence la tête dans les étoiles, comme des cosmonautes emportés par une fusée ; en l'occurrence, il s'agit d'un boulet d'un canon, la Terre, qui tourne sur elle-même à une vitesse de 1600 km/h et autour du Soleil à plus de 100 000 km/h. Mais la Terre a un troisième mouvement qui s'ajoute à sa rotation sur elle-même et autour du Soleil. Ce mouvement est connu par l'expression « précession des équinoxes ». Le très ancien laboratoire astronomique de Stonehenge avait parfaitement défini et prévu ce mouvement dans ses phases ultérieures, quelques milliers d'années avant l'apparition du christianisme en Europe, lequel christianisme professait que la Terre était plate. L'axe de la Terre n'est pas fixe, il tourne lui-même selon un cercle, formant un cône, un peu comme une toupie qui serait en fin de son mouvement giratoire et qui va s'arrêter ; ce mouvement du pôle terrestre est, heureusement, régulier et ne va pas s'arrêter, du moins pas avant quelques milliards d'années ; ce mouvement met... 25 920 ans pour dessiner une révolution complète.

Enfin, pour terminer le cycle et donc revenir à notre point de départ, à savoir la respiration des dieux.

hé bien, il faut savoir que le nombre moyen des respirations de l'être humain est égal à 18 par minute, soit 25920 par jour. La respiration des dieux est égale analogiquement à la respiration des hommes. ■

Mélusine

ou la quête des origines

par Audrey Fella

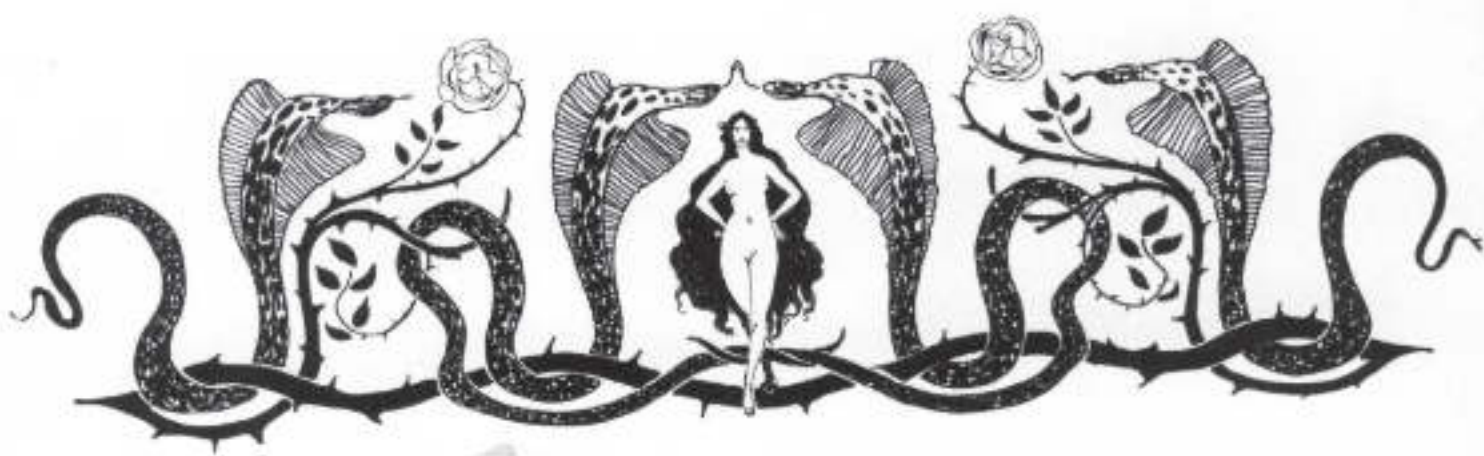


*Mélusine à demi reprise par la vie panique,
Mélusine aux attaches inférieures de pierraille
ou d'herbes aquatiques ou de duvet de nid,
c'est elle que j'invoque,
je ne vois qu'elle qui puisse rédimmer cette époque sauvage.
C'est la femme tout entière et pourtant la femme
telle qu'elle est aujourd'hui, la femme privée de son assiette humaine,
prisonnière de ses racines mouvantes tant qu'on veut,
mais aussi par elles en communication providentielle
avec les forces élémentaires de la nature.*

André Breton, Arcane 17.

La France, qui aime ses héros, néglige ses mythes, Mélusine, oubliée du public, est pourtant l'une de nos grandes fées nationales, mi-femme mi-serpent, et un mythe français qui passionne les érudits. Comme ses sœurs Viviane et Morgane, elle apparaît au Moyen Âge. Monstrueuse mais bénéfique, elle est venue de l'Autre Monde pour épouser un mortel et lui apporter la prospérité. Elle est condamnée à s'enfuir lorsque son mari, trahissant sa parole, découvre le secret de sa double nature.

Plus qu'une histoire de fée, la légende de Mélusine véhicule un héritage ancestral : l'image de la Femme primordiale qui perdure depuis la nuit des temps. Car si Mélusine est une fée, c'est avant tout une femme accomplie qui possède la double nature humaine et « surhumaine », autrement dit la part divine. Elle est à la fois l'amante, l'épouse d'un gentilhomme, la fondatrice d'une lignée familiale (elle est la mère de nombreux héros qu'elle guide et protège), la bâtisseuse (elle est l'auteur de nombreuses constructions dans la mémoire populaire), et la mère nourricière (elle est attachée à la prospérité rurale). Dans l'esprit traditionnel, elle incarne l'éternel féminin. Elle est l'inspiratrice et l'initiatrice. Elle révèle l'homme à lui-même et le transforme... Voilà peut-être pourquoi elle attire en même temps qu'elle est redoutée.



Tout au long de l'histoire, des mythes attestant de l'existence d'une terre originelle peuplée d'êtres divins se transmettent et revêtent une valeur méta-historique, fournissant des symboles pour désigner des états supérieurs à la vie, réalisables seulement par les moyens de l'initiation. Au-delà du symbolisme, se présente aussi l'idée que le Centre originel existe encore, qu'une terre de lumière est présente physiquement, mais sous une forme occulte, normalement impossible à atteindre. Pour les générations des derniers âges, seul un changement d'état ou de nature en ouvre l'accès. Quel est le Pays blanc dont Mélusine est originaire ? Où décide-t-elle de s'enfuir lorsqu'une paire d'ailes lui pousse dans le dos ? Mélusine ne serait-elle pas la clé permettant le passage initiatique d'un monde à l'autre ?

Selon Jean d'Arras, Mélusine est originaire d'Albanie, royaume de l'actuelle Ecosse, où s'était réfugié l'initiation celtique. Dans de nombreux textes irlandais, l'Ecosse passait traditionnellement pour être le pays de ces étranges femmes à la fois guerrières et magiciennes qui se chargeaient de l'éducation de jeunes guerriers. Si les auteurs du Moyen Âge ont souvent utilisé le terme Albanie pour désigner la Grande-Bretagne, et plus particulièrement le nord de l'île, le même terme peut tout aussi bien évoquer une quelconque contrée mythique. Alba signifie blanc. Sur le plan traditionnel, la couleur blanche désigne l'origine - et donc ce qui est principal - lorsqu'elle est manifestée. Il est dit également dans le roman qu'« Albanie, en grec, veut dire 'qui ne fait pas défaut', et Mélusine, 'prodige' ou 'prodigieuse' ». Voilà qui souligne, en même temps que sa nature merveilleuse, la perfection et la pureté de cette contrée immaculée. Quant au nom de son père Elinas ou Hélias (Hélias chez Condrette), ne pourrait-on pas y reconnaître le terme d'Helios le « soleil » ? À ce compte,

on pourrait tenter une hypothèse : Mélusine, protectrice de Lusignan, serait l'image de l'ancienne divinité solaire (souvent féminine chez les celtes) qui était autrefois honorée à Lusignan et dans les environs, mais depuis la christianisation, elle a été rejetée dans l'ombre, d'où la légende du secret divulgué et de l'envol de la serpente ». Par ailleurs, il est fait mention de l'île d'Avalon, où Mélusine réside avec sa mère et ses deux sœurs avant sa tragique condamnation et sa venue dans notre monde. Si l'allusion à l'île d'Avalon vient confirmer l'origine nettement celtique de la légende, il n'en demeure pas moins que les îles sont traditionnellement apparentées à un centre spirituel primordial. Comme Thulé ou encore Montsalvat dans la quête du Graal, elles figurent le sanctuaire par excellence, le lieu de toute connaissance et, aussi, de tout repos. Elles sont intemporelles et défient les lois du monde ordinaire. Avalon, dont le nom gallois Avallach et le nom irlandais Ablach se réfèrent aussi au terme celtique désignant la pomme et le pommier, est l'image de l'Autre Monde celtique. C'est le lieu idéal, la matrice divine et universelle de laquelle émanent les rayons du soleil. L'île d'Avalon est le lieu où le soleil « avale », selon Paul-Georges Sansonetti, c'est-à-dire descend et se couche, mais aussi celui où l'astre du jour se régénère. Elle est le lieu où résident les forces primordiales dans l'attente d'une réactivation, d'un réveil. Mélusine apparaît alors comme la manifestation spécifique de l'influence primordiale qui surgit au Moyen Âge. Ajoutons qu'elle est par sa mère Présine - être féerique et divin -, la nièce du roi Arthur, puisque Présine se dit sœur de la dame d'Avalon, c'est-à-dire de Morgane, demi-sœur du roi Arthur, avatar du principe polaire immuable par excellence. Une question s'impose : pourquoi l'auteur irait-il s'embarrasser à inventer une telle origine si ce n'est pour renforcer le lien de



la fée avec le Centre originel, le pôle immuable, source de toute spiritualité céleste ?

Il y a tout lieu de croire que Mélusine est l'un des derniers visages, très folklorisé, de l'antique déesse du Soleil devenue, par suite du renversement des valeurs et du passage du matriarcat au patriarcat, la Lune personnifiée. Pour Henri Doreville, Mélusine est une divinité apparentée à la lumière. La France compte des toponymes semblables à Lusignan, berceau de Mélusine, Lézignan, Lésigneux et Lusigny dans lesquels transparaissent la blancheur et la clarté caractéristiques qui conviendraient à cette déesse Lucine, correspondant à Lucie. Mélusine est une déesse lunaire, qui porte en elle le reflet de la lumière solaire. En effet, associée au serpent, « doublet animal de la lune », elle apparaît pour la première fois à Raymondin par une nuit de pleine lune, comme sa mère à Elinas. Le chiffre trois, récurrent dans les trois sœurs, les trois jeunes filles de la Fontaine de Soif et même les trois « dames », compagnes d'Elinas, d'Hervé et de Raymondin, qui accompagne les apparitions de la fée, fait référence aux trois phases de la lune.

Conjointement à l'histoire de Mélusine et Raymondin, le roman, telle une pure épopée guerrière, nous conte les exploits des fils de la fée et la mise au jour de la vérité sur les origines divines occultées de la fée et de sa descendance. En effet, à la prospérité du couple et à sa réussite sociale s'unit l'idéal de puissance virile sur l'ond de guerre franco-anglaise, ou guerre de Cent Ans, et de la reconquête du Poitou, puis des croisades au XIV^e siècle, incarné ici par Léon de Lusignan. Si l'extraordinaire fécondité de Mélusine permet de donner une lignée de dix enfants, tous mâles, qui vont permettre à la famille d'étendre leur domination sur le monde, ne peut-on pas voir, dans le désir parental de perpétuation du lignage, fondamental au Moyen Âge, l'intention de vaincre la temporalité ?

L'univers masculin doit compter avec le monde de Mélusine, qui imprime sa marque aux jeunes conquérants. Raymondin étant présenté plutôt comme un adolescent gracieux, « au gerc corps », c'est d'elle qu'ils tiennent leur haute taille et cette force animale, indomptable que le texte médiéval appelle « fierté » et qui prend des airs de sauvagerie, voire de brutalité, dans le cas particulier de Geoffroy - tel Héraklès, né d'un dieu et d'une mortelle, qui possède le même gigantisme larvé lui permettant de combattre victorieusement les monstres et les géants d'ament patentés. Leurs tares physiques proviennent également de leur ascendance maternelle. Mais sont-ce vraiment des tares ? N'est-ce pas plutôt des signes ambivalents, marquant la proximité des forces animales et magiques, incarnées par Mélusine, qui apporte avec elle, du fond des âges, tout ce qui se rapporte au symbolisme du serpent, « l'un des symboles les plus importants » de l'esprit

humain ? Lié à « l'indifférencié primordial », le serpent se situe au début et à la fin de toute création. Image de fertilité, de richesse et de prospérité, ce sont les serpents qui défendent les trésors. Mélusine, comme l'animal, est la gardienne du mystère de la mort et de la renaissance initiatique. C'est peut-être son rôle le plus évident et le plus important dans cette épopée lignagère. En apparaissant chaque fois que l'un de ses descendants doit mourir, elle annonce la mort. Ainsi, elle revient reprendre ses enfants, thème qui n'est pas sans figurer le retour à l'origine, l'accomplissement du cycle que représente le serpent qui se mord la queue. Il est évident que par son aspect, son action et les caractéristiques de ses fils, elle dépasse largement le cadre poitevin. Issu des Déeses Mères des temps primordiaux, son image est chargée d'éléments appartenant en grande partie à la tradition celtique et non-occidentale. Elle est une hypostase médiévale de la Femme primordiale qui a donné naissance à la race humaine et à la race des dieux.

Qu'en est-il de Raymondin ? D'où vient ce sanglier, égaré loin de ses repaires, déboulant en même temps que se lève la lune ? Quelle volonté l'envoie ? N'est-il pas un avatar de la fée, venu justifier le meurtre de l'oncle maternel qui est la condition requise pour le début de sa fortune ? Le destin de Raymondin et des Lusignan se joue avec la mort du comte de Poitiers, tué par la double action du sanglier et de son neveu. En effet, au cours de la chasse, l'épieu de Raymondin glisse sur le sanglier pour s'enfoncer dans le corps de son oncle. Or, comme l'avait lu dans les étoiles

le comte, savant astrologue : « (...) si, à cette heure même, un sujet tuait son seigneur, il deviendrait l'homme le plus riche, le plus puissant et le plus honoré qui soit jamais issu de son lignage, et il naîtrait de lui une si noble lignée qu'on en parlerait et qu'on s'en souviendrait

jusqu'à la fin des temps ». Ainsi commence la fortune des Lusignan. Cela fait écho au vieux mythe antique du roi de Nemi. Jusqu'à la décadence de Rome, une coutume barbare voulait

que le prêtre, mais aussi roi, de Nemi n'obtienne son titre qu'en mettant à mort celui qui en était titulaire. À partir de cet instant, il passait sa vie, glaive en main, près d'un arbre sacré, guettant celui qui viendrait casser une branche de cet arbre, gagnant ainsi le droit de chercher à le tuer pour prendre sa place, jusqu'à ce qu'un autre, plus jeune, plus fort, vienne à son tour faire ses preuves. Cette histoire correspond au « meurtre rituel » traditionnel qui doit assurer le passage d'un pouvoir entre deux êtres, de la puissance d'un esprit à un autre : sorte de procédé d'annexion de la puissance par appropriation magique qui confère au guerrier un surplus de force. Le principe royal se renouvelle de la même manière dans les sociétés traditionnelles. Quand le roi meurt, un nouveau roi est consacré, chargé d'une nouvelle puissance. Raymondin conquiert ici sa souveraineté. « Extraordinairement beau, plein de grâce, remarquablement





doué », il apparaît, couvert par l'impunité due à un accident malheureux, comme l'héritier d'une fonction élevée, d'une connaissance spirituelle, comme l'initié qui doit s'élever jusqu'au divin. Mélusine est le destin de Raymondin. En véritable souveraine, elle détient le pouvoir et peut le lui faire partager. En tant que femme solaire, elle peut lui apporter la lumière, c'est-à-dire un nouveau pouvoir, une nouvelle vie et une énergie enfin renouvelée. Ne dit-il pas à son sujet qu'elle est « à l'origine de tous ces biens en ce monde, et aussi (...) la principale voie du salut de son âme » ? Mélusine, c'est le serpent de la Genèse qui détient la Connaissance et qui incite Raymondin à croquer le fruit interdit.

Geoffroy, le sixième enfant de Mélusine, qui s'illustre par ses exploits, est le fils héros par excellence. Sa grande dent l'apparente au sanglier, symbole solaire figurant l'autorité spirituelle, qui conduit Raymondin à Mélusine dans la forêt et qui permet ainsi au destin des Lusignan de se réaliser. Identifié à l'animal dont il porte la marque sous le trait de sa force surnaturelle, son rôle semble être de continuer l'œuvre de ses parents. Du point de vue religieux, le personnage est encore plus ambigu que sa mère. Défenseur pieux de la chrétienté, il jure « par la dent de Dieu », en pensant sans doute à la celle du sanglier, ou carrément « par ses dieux » quand il n'affirme pas « Non est Deus », « Il n'y a pas de Dieu ». En brûlant l'abbaye de Maillezais — dans laquelle se trouve son frère Fromont —, il incarne d'une certaine manière la lutte du pouvoir royal contre le pouvoir religieux sacerdotal. Il combat aussi des géants. Avatars des titans, ils incarnent les forces sauvages. Créatures du mal, ils sont liés à une terrifiante altérité. Par deux fois, il est obligé de se battre contre eux : le géant Gardon, qui lève illégalement un tribut sur les populations, et ce mystérieux personnage, démon peut-être, qui demande une infime redevance sur la boule orientale de la tour. Le sens de cette lutte, contre un adversaire qui appartient au monde surnaturel, réside, pour le chevalier, dans le moyen d'affirmer sa valeur surhumaine. On devine que ces monstres manifestent les gardiens du seuil de la transcendance ; et que le combat doit conduire le noble chevalier à se libérer de l'emprise exercée par ce que les gardiens personnifient, à savoir les désirs et les passions. Il est aussi pourfendeur de Sarrasins, qui le prennent pour le dieu des chrétiens, et même vainqueur du diable. Héros couronné de victoires, il a la générosité et la férocité d'une force que rien ne détourne. Attendrissant parfois, il a l'innocence totale de celui que sa spontanéité

met au-delà du bien et du mal. Par ailleurs, il est un des rares personnages historiques reconnaissables dans le personnage de Geoffroy de Lusignan qui défraya la chronique pendant une partie du XII^e siècle. Grand persécuteur des bénédictins de l'abbaye de Maillezais, où l'un de ses frères fut peut-être moine, et en guerre contre Saint Louis, son cri de guerre était aussi « Dieu n'existe pas ». Il s'agit là, il est vrai, d'une autre histoire que celle de Mélusine, encore que le roman de Jean d'Arras lie le destin de la mère et celui du fils de façon indissociable.

Le thème récurrent de la légende est la quête des origines que l'on retrouve sous deux formes différentes et qui encadrent, dans le roman, les exploits militaires des fils de Mélusine. Il y a d'un côté la reconquête des terres paternelles par Raymondin, et de l'autre, la découverte du passé maternel par Geoffroy.

Raymondin, informé par sa femme, part en Bretagne réhabiliter la mémoire de son père. « Ami, continue Mélusine, je viens de vous raconter comment votre père partit de son pays et laissa vacant l'héritage qui doit vous revenir ». Il apporte la lumière sur le mystère de sa fuite, punit les traîtres, et renoue avec la branche cadette de son lignage. La conquête des terres est accessoire, puisqu'il les laisse à ses cousins ; l'important est de faire reconnaître la continuité du lignage, et de proclamer bien haut le nom du père. Il s'agit bien de fiels, d'honneur, de justice et de réhabilitation.

De son côté, Geoffroy introduit dans une fente une lance le long de laquelle il se glisse pour s'enfoncer dans le ventre d'une montagne, et là, dans la profusion d'un luxe barbare, des lumières qui brûlent depuis quatre cents ans lui permettent de découvrir la tombe de son grand père Elinas dans le Northumberland. Dans ce lieu étrange, une statue, porteuse du texte révélateur de ses origines, veille le mort. « Quand le passage se fut élargi, il trouva une chambre somptueuse, emplies d'objets précieux, de grands candélabres d'or et tout illuminée : il y faisait aussi clair qu'en plein champ. Et, au centre, il trouva une riche tombe d'or et de pierres précieuses, la plus somptueuse, à son avis, qu'il ait jamais vue. Dessus, il y avait la statue d'un chevalier, étonnamment grand, avec sur la tête une couronne d'or ornée d'une grande quantité

de pierres. À ses pieds se tenait debout une reine d'albâtre, avec une belle couronne, qui tenait des tablettes où l'on pouvait lire : « Ci-gît mon mari, le noble roi Elinas d'Ecosse, et elles racontaient comment il avait été enfermé là, pour quelle raison. Elles disaient aussi comment les trois filles de ce roi et de cette reine, Mélusine, Mélior et Palestine, avaient été punies pour avoir emprisonné leur père, comment le géant avait été placé là pour garder les lieux, jusqu'au jour où il en serait expulsé par l'héritier de l'une des filles, enfin comment nul ne pourrait entrer là s'il n'était de leur lignage ». La récurrence du thème de l'or, de la blancheur et de la lumière, de la centralité (de la tombe) et du thème de la royauté retrouvée attestent clairement de la spiritualité solaire au fondement de la quête chevaleresque. Un autre thème affleure : celui du souverain caché. Le roi d'Albanie, enterré dans la montagne avec son trésor, revêt deux aspects : celui des funérailles classiques durant lesquelles on enterrait autrefois un souverain avec ses richesses et celui du souverain endormi, tel le roi Arthur, qui doit revenir à la fin des temps. Son repos au cœur d'une montagne lui confère une valeur sacrée. Ce lieu désigne un espace « intérieur » où demeure la brillance ouranienne de l'être. Geoffroy apprend ainsi qu'il est le descendant d'un roi, et la connaissance de la faute, l'explication de la malédiction qui pèse sur sa mère. Il en ressort nimbé d'un pouvoir magique, prêt à affronter tous les dangers. Geoffroy, héros civilisateur, incarne par excellence le passage de la puissance à l'acte et traduit bien le thème héroïque de la restauration, inscrit dans la quête des origines.

Nous retrouvons dans la légende, d'une part, l'univers chevaleresque, que l'on aurait tendance à croire plus réel, de ces jeunes hommes, grands, « fiers », et beaux, capables par leur vaillance de conquérir le monde, animés par la volonté de puissance ; et d'autre part, l'imaginaire des profondeurs, des mythes, des symboles et des forces instinctives aveugles — peuplé d'archétypes, de divinités solaires et lunaires —, le monde celtique de la mère. L'histoire de la fée Mélusine et de ses fils est centrée sur le mystère des relations de l'homme et du divin. Ainsi les fils de Mélusine relèvent également du mythe : à travers les aventures complémentaires quatre aînés, intégrés

à la communauté chevaleresque et destinés à devenir princes, et celles de Geoffroy le solitaire, qui demeure en marge du monde, se dessine un mythe du héros guerrier. Deux couples de frères — Urien et Guy, Antoine et Renaud — suivent deux par deux la même carrière, volant au secours d'un prince qui leur offre sa fille unique et sa terre. Ce jeu de répétition, dans les deux romans de Jean d'Arras et de Conduette, souligne le lien entre la femme, la guerre et la terre. Ainsi, la femme est liée au royaume que convoite le chevalier. Elle est l'épreuve que le héros doit franchir pour la reconquête de la royauté. Les deux mondes, physique et métaphysique, sont réunis, liés par une cause commune spirituelle qui s'incarne dans des actes héroïques dans lesquels se profile le rite de renaissance initiatique chevaleresque.

« La créature de Dieu, si elle est raisonnable, doit prendre garde que, comme le témoigne Aristote, il y a des choses invisibles, selon la distinction qu'il a faite des choses de ce monde et que par leur existence et leur présence, ces choses témoignent pour Lui, comme saint

Paul le dit dans son épître aux Romains : les choses qu'il a faites sont vues et connues à travers la création du monde » nous dit Jean d'Arras au commencement de son roman. Il ajoute que l'homme, qui n'a pas une parfaite connaissance des œuvres invisibles, peut s'avancer de jour en jour dans la voie du savoir et apprendre à voir des choses qu'il ne parvient pas à croire véritables, et qui pourtant le sont. L'auteur, à travers ses mots, ne nous invite-t-il pas à une seconde lecture du roman, à un autre niveau de lecture ?

Si l'on tente de lire entre les lignes, le combat matériel apparaît comme le reflet d'une lutte cosmique éternelle, la lutte entre l'élément spirituel, ourano-olympien, du cosmos et l'élément titanique, féminin-démonique, l'élémentarité déchaînée du chaos. Dans la tradition, le guerrier passe de la guerre matérielle au combat de nature universelle et transcendante. La guerre est avant tout le combat que l'homme mène



d e s

contre ses ennemis intérieurs. C'est la lutte du principe le plus élevé de l'homme contre tout ce qui est impulsion désordonnée et attachement matériel. Convoitise et instinct animal, multiplicité chaotique d'impulsions, limitation anxieuse du faux Moi, et donc signe de peur, de faiblesse et d'incertitude. L'« ennemi » qui résiste doit être vaincu et soumis ; c'est la condition de la libération intérieure, d'une nouvelle et profonde unité avec soi-même, de la « paix » au sens ésotérique et triomphal. L'orientation spirituelle, la « juste direction » vers la transcendance - dont les symboles sont le ciel, le paradis, etc. - sont le fondement de cette lutte qui, autrement, perd son caractère sacré et se trouve rabaisée au rang d'une aventure sauvage, où l'exaltation remplace l'héroïsme véritable, où les pulsions déchaînées de l'animal humain deviennent déterminantes. Ainsi il n'est pas tant question ici de lutter pour les royaumes terrestres que pour le royaume des cieux. Et si les deux romans de Jean d'Arras et de Claudette restent inachevés, comme l'épopée du Graal, « N'est-ce pas (...) que la quête n'a pas, ne peut pas, avoir de fin ? », qu'elle est infinie et qu'il suffit de la volonté d'un seul pour qu'elle reprenne de plus belle ? Ainsi s'achève la noble histoire de Mélusine sur ses mots de Jean d'Arras, « Dieu accorde sa gloire aux trépassés ; et aux vivants, force et victoire, afin que, cette gloire, ils puissent la conquérir ». ■



Andrey Fella,
Mélusine,
éditions Dervy



NOTES

1. J. Markale, *L'épopée celtique d'Irlande*, Payot, 1978, p.88-95.
2. J. d'Arras, *Mélusine*, trad. de M. Perret, éd. Stock, 1991, p.74.
3. J. Markale, *Mélusine*, Albin Michel, 1993, p.150.
4. *Ibid.*, p.31.
5. P.-G. Samsonetti, *Graal et Alchimie*, Berg International, 1982, p.149-141.
6. G. Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Dunod, 1992, p.363.
7. J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Robert

Laffont, 2009.

8. J. d'Arras, *op.cit.*, p.35.

9. *Ibid.*, p.29.

10. *Ibid.*, p.70.

11. *Ibid.*, p.78.

12. *Ibid.*, p.266.

13. *Ibid.*, p.15.

14. De Chrétien de Troyes à Guillaume de Lorris : ces quêtes qu'ont dû inachever, cahiers du CUERMA, 1976, p.321.

15. J. d'Arras, *op.cit.*, p.308.

Un solstice d'hiver en Vaucluse

par Bruno Favrit

Nous allons fêter le solstice d'été ; il était donc naturel d'inclure dans ce numéro cette belle évocation du solstice... d'hiver.

Lecture publique le 17 décembre 2005 au château d'Echaux (Vaucluse).

La plupart des peuples indo-européens accordaient une grande importance à la nuit. Leurs premières divinités idéalisèrent ce moment. Car il était synonyme de craintes et d'incertitudes. Quelque chose d'elle échappe à l'humain. Quand vient l'hiver, elle prend une place prépondérante dans la vie quotidienne, qu'elle semble chasser la lumière, on songe au temps où le jour regagnera sur elle et, une fois ce moment confirmé, on l'honore par des réjouissances. C'est là tout naturel si l'on raisonne en termes cosmogoniques, c'est à dire si l'on accepte de s'ouvrir à l'incommensurable.

Ici, il faut songer que nos ancêtres comptaient plus volontiers en nuits qu'en jours : parce que la lune leur servait de repère infailible. De même, ils préféraient compter les hivers (1). Des hivers où les nuits sont plus longues, où le froid s'insinue. La nature hiberne. Mais l'homme, dépourvu de cette faculté, a constitué des provisions pour traverser sa « ténacité hivernale » (2). À l'approche du solstice d'hiver, il sait qu'un basculement va se faire. Il sait qu'il va sortir d'une période d'obscurité et de frimas. Et que la vie va reprendre sa place. Avec les jours qui commencent à rallonger, la lumière revient.

La superposition du froid et de la nuit, signe de l'hostilité du monde, a conduit à la célébration de ce moment, au point de l'ancrer profondément dans les traditions indo-européennes. C'est d'autant plus vrai pour les peuples qui vivaient dans les régions circumpolaires : ceux-là plus que les autres avaient à redouter que le soleil ne reviendrait jamais. Ils ne manquaient pas d'accueillir son retour par des réjouissances. Ce sont du reste chez ces peuples que le monothéisme a eu le plus de difficultés à s'installer.

Si l'on remonte dans le temps, on réalise ce qui relie la fête du Sol Invictus à la tradition polaire. La fin de la longue nuit est toujours attendue. Notre mythologie évoque cet épisode où Zeus et les dieux vont chaque année banqueter chez les Hyperboréens durant douze jours ; douze jours qui correspondent au « temps de Noël », c'est-à-dire à la période comprise entre le 25 décem-

bre et le 6 janvier (Noël-Epiphanie). Ici, on peut proposer notre interprétation : est-ce que nous n'aurions pas en l'occurrence un indice pour aider à la localisation de la mythique Thulé, où la nuit polaire durerait douze fois vingt-quatre heures ?... Dans l'imaginaire européen, le conte de la Belle au Bois Dormant est aussi une illustration intéressante du retour à la lumière et à la vie après une période où les choses étaient figées (le printemps étant incarné par le prince).

Contre un usage païen trop profondément installé, la chrétienté a résolu de faire naître son messie le 25 décembre. Noël vient en effet du latin natalis : naissance. Ce que le païen traduit par la naissance de la lumière, le chrétien le traduit par naissance du Christ-Sauveur. Le moine Dionysius (sic) le Petit mena des recherches afin de démontrer que le Christ était bien né le jour du solstice d'hiver. À cette époque, la datation partait de la fondation supposée de Rome, soit 753 ans avant l'ère chrétienne (3). Mais dès le IV^e siècle, cette date avait déjà été adoptée par l'Eglise. Dionysius n'a fait que la confirmer.

Mais Noël, c'est plus que des références mythologiques et historiques. Et nous ne devons pas oublier ce qu'il a d'actuel. C'est pour nous une fête d'espoir, où l'on se retrouve en famille, en femmes et hommes du même clan, unis par un même destin, pour célébrer le retour d'un temps où la vie reprend ses droits. Car l'Européen aime la vie. C'est même là ce qui devrait le caractériser s'il n'avait été infecté par la promesse d'une vie qui n'appartient pas à ce monde.

L'arbre, la lumière, le banquet (4), l'échange de cadeaux, sont autant d'usages antiques et constitutifs de la fête du Soleil Invaincu. Et ces constituants sont parvenus jusqu'à nous, en dépit du délabrement ambiant. De ce fait, la célébration du solstice d'hiver nous appartient en propre. Elle tisse un repère important dans nos vies d'Européens qui refusent de s'égarer dans un monde désacralisé, par trop voué au matérialisme et à l'ambivalence.

Et ce soir, notre raison d'être rassemblés ici est d'entretenir notre mémoire, d'entretenir la fête et, par-delà, notre goût pour la vivante lumière qui annonce des jours meilleurs. Festoyons ! ■

Notes

(1) Voir article « Nuit » dans le Dictionnaire des mythologies indo-européennes, Jean Vernant, Faits & Documents.

(2) La religion cosmique des Indo-Européens, Jean Haudry, Arché.

(3) Par égard pour les travaux de Dionysius le Petit, l'ère chrétienne

fut un temps appelée « ère dionysienne ».

(4) Annales. Où Tacite évoque les Germains se réjouissant à cette date.



**8€**les
3 livres !**BON DE COMMANDE**

à retourner à : BMB - BP 150169 - 13795 Aix-en-Provence cedex 3

Livres et CD neufs à prix exceptionnels !

Titre	Auteur	Prix public	Prix amis
LIVRES			
Chercheur du Grand et l'initiateur de gloire	Pier. Georges Sacconi		22 €
La Dame au signe blanc	Pierre Emile Hübner		28 €
Les Dames du Lac (roman historique)	Melina Zamboni-Bodley	20 €	15 €
Plus de Pardons pour les Bretons (roman politique)	Saint Loup	25 €	20 €
Le Roman du Kavalier (roman)	V.F. Mirovski	19,90 €	9,75 €
John Huston (bio et filmographie)	P. H. Lion	45,00 €	22,50 €
Mémoires (biographie)	Bernard Muck	28,00 €	14,00 €
Si l'histoire de Hongrie (biographie)	Maria Cserny	27,00 €	13,50 €
Léopold Ier d'Autriche (biographie)	Jean Bédaride	32,00 €	16,00 €
La Guerre des Boers (histoire)	D. J. J. J.	20,00 €	10,00 €
Midiuse de Beauvilliers (biographie polémique)	Jeanne Hen	20,00 €	10,00 €
Audrey Hepburn (album)		30,00 €	17,00 €
Ambroise Paul (biographie)	J. B. P. J.	22,50 €	11,25 €
Emmigrés de Narbonne (biographie)	P. Ch. J. J.	25,00 €	12,50 €
Nefertiti et Akhenaton (roman)	C. J. J. J.	19,90 €	9,75 €
Pouchkine (roman)	C. J. J. J.	19,80 €	9,90 €
Colette (essai)	P. J. J. J.	18,00 €	9,00 €
Michael Simon (biographie)	C. J. J. J.	17,90 €	8,95 €
Gabin (biographie)	A. J. J. J.	24,00 €	12,00 €
28 siècles d'Espagne (essai)	D. J. J. J.	20,00 €	10,00 €
George Sand et Colette (essai)	C. J. J. J.	20,00 €	10,00 €
Histoire des Templiers (histoire)	J. B. J. J.	16,00 €	8,00 €
Sig (roman historique)	Jean-Yves Chiffolle	20,00 €	10,00 €
Les Epées et Fougères (roman)		40,00 €	20,00 €
Les Armes blanches (album)		35,00 €	17,50 €
Les Os (roman)	D. J. J. J.	5,00 €	2,50 €
CD			
L'Imaginaire Irlandais (vol.1)		20,00 €	10,00 €
L'Imaginaire Irlandais (vol.2)		20,00 €	10,00 €
La Chanson profonde de l'Irlande		20,00 €	10,00 €
La Cose diavola per Gligio		15,00 €	7,50 €
Musiques, chants et danses de Bretagne		15,00 €	7,50 €
Bretagne, bouillabaisse et coquilles		15,00 €	7,50 €
Celtic reflections		15,00 €	7,50 €
Elemental par L. J. J. J.		20,00 €	10,00 €
Paris-Belgrade par les Mémoires (rock identitaire)		20,00 €	10,00 €
Incontroli d'amor par 270 his rock identitaire italiani		20,00 €	10,00 €
CARTES DE VOEUX			
série irlandaise celtique		10,00 €	5,00 €
PROMOTION 3 LIVRES			
La croix celtique - Le nationalisme écossais - La chevalerie			8 €

Participation forfaitaire Port / Emballage

5,00

TOTAL☐ Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de CRUSORMes coordonnées : ☐ M.☐ Mme☐ Mlle

Nom :

Prénom :

N° :

Rue :

CP :

Ville :

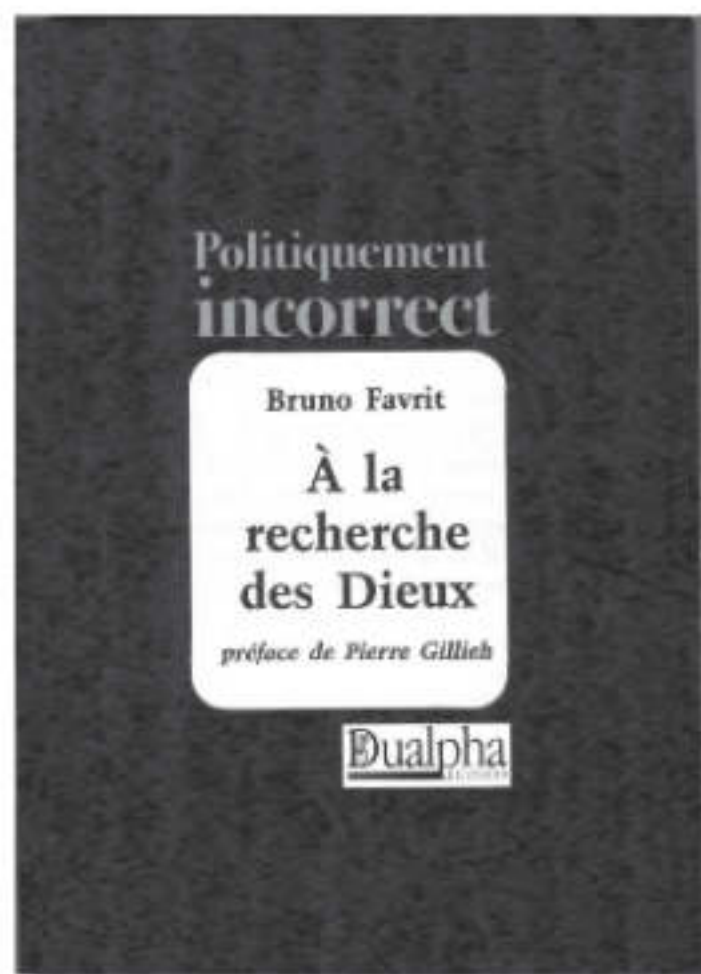
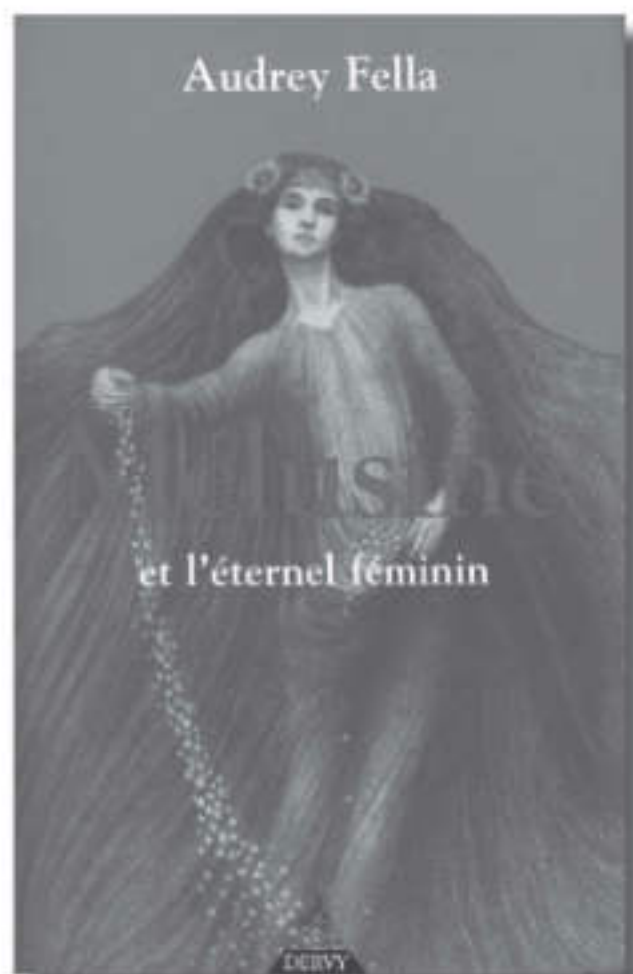
Tel. :

Courriel :

Offre valable en France métropolitaine. Délais de livraison sous une semaine environ selon les stocks disponibles.

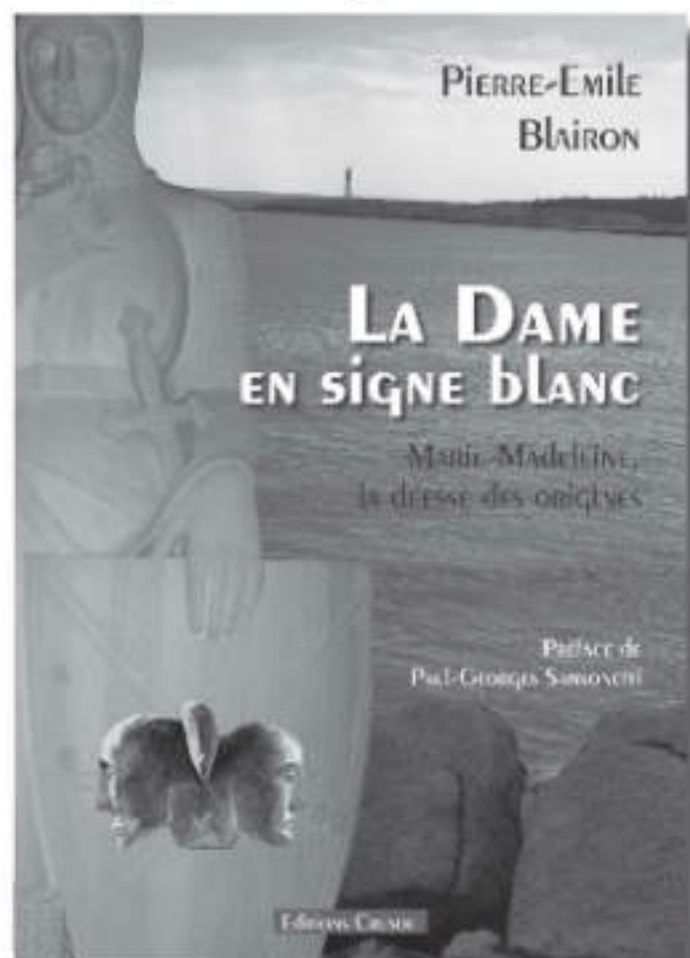
Renseignements : pierre.blairon@wanadoo.fr

Pour tout achat
ce livre
OFFERT



Les livres de nos collaborateurs

Les ouvrages de Paul-Georges Sansonetti et de Pierre-Émile Blairon peuvent être commandés directement à Crusoe.



Mithra et le retour de l'âge d'or

1^{re} partie

par Paul Catsaras

« Et sur mes épaules je portais jusqu'à la fin le mandement des dieux »

Cette citation est gravée sur le Mithraeum de l'église de Saint-Prisque à Rome.

La première mention connue de Mithra, trouvée sur des tablettes d'argile à Boghazköy (Nord-Ouest de l'Asie mineure), capitale des Hittites, remonte au XIV^e siècle avant J.C et le dernier document date du Ve siècle après J.C.

Le sens original du nom de cette divinité continue d'être discuté. En védique, Mithra signifie « Ami » au masculin, « Alliance », « amitié » au neutre. Comme tel Mithra sera le garant de ce que les romains nommeront la *Fides*, l'accord qui consacre l'ordre et l'harmonie du monde et de la société et, conséquemment, le rapport entre les hommes. Dieu des contrats, il fait le lien entre les différentes castes du corps social dont il garantit le bon fonctionnement. Précisons que Mithra n'est pas le soleil, ni la lune, ni les étoiles mais ses mille oreilles et ses dix mille yeux lui permettent de surveiller la création : il entend tout et perçoit chaque chose. De plus, étant omniscient, nul ne peut le tromper.

Le culte de Mithra est né entre l'Iran et l'Inde en un temps où Indiens et tribus nomades iraniennes possédaient les mêmes dieux et les mêmes cultes. Il apparaît dans un hymne qui exalte le fils du soleil, de la terre et du ciel. On peut le considérer comme un avatar de Shiva - le Dionysos indien - et le chignon de ses fidèles devient chez les Perses le bonnet Phrygien symbole de l'initié(1).

À la suite de la grande réforme de Zoroastre en Perse, Mithra s'impose comme la divinité tutélaire des rois Achéménides. Darius III Codoman prie « le soleil Mithra et le feu éternel » et *Le Roman d'Alexandre* désigne Darius comme partageant le trône de Mithra. En Perse était fêtée la Mithrakana. Ce jour-là, le roi avait le droit de s'enivrer et les Satrapes de l'empire offraient un présent de dix mille chevaux. Précisément, c'est monté sur un cheval blanc que Mithra

lève des armées. On le présente comme le plus fort des plus forts qu'Ahura Mazda, l'Incréé, seigneur des mondes, a établi pour garder la création. Mais il est aussi un dieu intérieur qui, par la prière, le jeûne et l'abstinence, permet la destruction des instincts pervers assaillant l'individu. Cette apparition sur un cheval blanc permet de le comparer au Kalki de l'Inde, au Christ de l'Apocalypse.

La geste de Mithra

À l'aube des temps primordiaux quand la terre était jeune, l'homme vivait en harmonie avec les animaux et les plantes car le monde ne faisait qu'un. C'était l'Âge d'Or du roi Saturne devenu Chronos, le dieu du temps qui s'écoule inexorablement. Mais tout cycle tend vers la dissolution et, pour sauver l'humanité future, Ahura Mazda envoya un sauveur, Mithra, à la date du solstice d'hiver où le soleil est le plus faible, où la nuit règne en maître absolu et l'homme, désespérant de retrouver l'Âge d'Or, subit l'usure du temps. Alors, jaillissant du ciel, la lumière frappa une grotte et, d'une « pierre génératrice », sortit le jeune dieu.

Mithra naît donc dans une grotte, image de la voûte céleste et sa venue au monde correspond au 21 ou 25 décembre, date choisie pour la naissance de Jésus(2). Émergeant d'un roc qui symbolise la terre à la fois mère et vierge, le dieu tient dans une main la torche destinée à apporter la lumière de la connaissance et dans l'autre un poignard pour tuer le tauréau.

Cette sculpture, provenant du Mithraeum d'Houstead (Angleterre), montre la naissance du dieu. La pierre qui le contenait se brise en deux et ressemble à un œuf. Brandissant le poignard et le flambeau, Mithra est entouré des douze signes du zodiaque symbolisant l'ordre cosmique. Notons que le zodiaque s'inscrit sur un oméga, Ω. En majuscule, cette dernière lettre de l'alphabet grec représente à sa base la rupture de l'horizontalité qui transcrit graphiquement l'inertie (de la pierre),





Reconstitution du grand relief Mithraïque de Strasbourg, 3^e siècle après J.C.

la passivité et, d'une certaine façon la fatalité. La cassure de l'inertie s'ouvre sur la totalité sidérale (d'où le zodiaque) symbolisé par le cercle de l'Ω.

Au bord d'un fleuve, à l'ombre d'un bois sacré, des bergers l'avaient vu se dégager de la pierre portant juste le bonnet phrygien mais déjà armé du poignard et portant le flambeau pour chasser les ténèbres. Malgré tout, le jeune héros était nu et exposé au vent qui soufflait avec violence. Il se cacha dans un liqurien³⁾ puis avec son arme se fit un vêtement. Ainsi, il fut bientôt prêt pour la guerre contre les puissances

mauvaises présidées par Harriman, l'entité démoniaque dans la religion mazdéenne. Mais, le premier auquel se mesura le jeune dieu fut le soleil lui-même, Sol-Helios, gardien du monde. Après un dur affrontement, ce dernier reconnut la divinité de Mithra et il lui rendit hommage en l'investissant de la royauté suprême. Sol lui remit le glaive de feu, l'arc et les flèches ainsi que la couronne radiale. Il le fit se relever et lui tendant la main droite, il conclut avec lui un pacte solennel d'amitié. Très lors les deux divinités alliées vont s'entraider fidèlement jusqu'à la fin de ce cycle. Ahura Mazda ordonna à Sol d'envoyer le corbeau (Corax) à Mithra qui reçut l'ordre de tuer un taureau, animal féroce et fugitif du troupeau de ce même Sol. Se soumettant aux injonctions du Très Haut, mais à contre cœur, il remplit cette mission. Suivi de son chien fidèle, il poursuivait la bête vagabonde et réussit à l'atteindre au seuil d'un antre qui lui servait de refuge. Le saisissant d'une main par les naseaux, il lui enfonga le poignard dans le flanc et, miracle, du corps de la victime surgirent toutes les herbes et les plantes salutaires destinées à couvrir la terre de verdure. De sa moelle épinière germa le blé qui donne le pain et de son sang la vigne qui produit le breuvage sacré des mystères. Fou de rage, Harriman lança contre le taureau le scorpion, la fourmi et le serpent qui tentèrent en vain de lui dévorer les parties génitales

et de boire son sang. Mais rien ne put empêcher la semence du taureau, recueillie par la Lune, de couvrir la terre de bienfaits. Puis, pour protéger la jeune humanité de la sécheresse, de son arc puissant, l'archer divin tira une flèche sur un rocher escarpé. Il en jaillit une source et, ainsi, toutes les rivières et les fleuves. Le jeune dieu sauva également l'espèce humaine du déluge envoyé par Harriman et d'une pluie de feu qui ravagea la terre. Ahura Mazda rappela à lui son fils et Sol descendit du ciel dans son char flamboyant tiré par quatre chevaux (qui symbolisent les quatre âges de l'humanité : l'Âge d'Or, l'Âge d'Argent, l'Âge d'Airain – qui, chez les Iraniens, est remplacé par l'Âge d'Acier – et, enfin, le nôtre, le terrible Âge de Fer).

Mithra monta sur le char de feu et rejoignit ainsi son père au sein du soleil invaincu. Une version arménienne raconte qu'on l'a vu s'engouffrer à cheval dans une cavene en compagnie du corbeau. Il n'en ressortira qu'à la fin de ce temps. Car le dieu ne nous a pas abandonné en se retirant dans l'Empyrée⁴⁾ : il reviendra sur terre, toujours chevauchant son blanc coursier, lorsque les hommes vifs aux ordres d'Harriman régneront sur le monde et envahiront toute la terre faisant du crime la norme sociale. Mithra surgira à la tête de son armée composée d'hommes restés « purs et vertueux ». Ils ne seront qu'une poignée face aux hordes innombrables d'Harriman mais cela suffira pour vaincre lors de la grande bataille finale qui verra l'écrasement des forces obscures de ce monde. À l'issue de cette victoire s'ouvrira un nouvel Âge d'Or présenté comme définitif⁵⁾. En résumé, nous dirons que Mithra incarne le principe de la fidélité au divin et par le divin, le sacrifice du taureau symbolise la capacité à vaincre la force génésique indisciplinée et sauvagement égoïste à l'intérieur de chaque être. Une fois arrêtée, fixée, cette force libère toute la fécondité qu'elle retenait. En luttant avec Helios, Mithra se révèle digne d'assumer la lumière. Enfin, le fait qu'il revienne en triomphateur à la fin des temps – thème iranien du Saoshyant (« Sauveur ») commun à tout le monde indo-européen et repris par Dante (6) – inscrit ce dieu, surnommé « le guerrier sans sommeil », dans un contexte très important qui fonde le caractère indissociable des notions d'Âge d'Or et de renouveau (le Frash-kart, littéralement « rajeunissement ») du monde. ■

NOTES

1- Le détournement du symbole du bonnet phrygien a été effectué par certains agents de l'anti-tradition (les Illuminés de Bavière, organisateurs pseudo-maçonniques fondée par Adam Weishaupt au XVIII^e siècle) qui, infiltrant des sociétés initiatiques, préparaient secrètement la Révolution française, franchissant ainsi un nouveau palier dans la descente cyclique. Un roman d'Alexandre Dumas père, intitulé *Joseph Balsano*, s'en fait l'écho. Le bonnet phrygien est le symbole du principe qu'incarne Mithra. Principe qui mène les hommes vers la lumière divine – ou Lumière de Gloire, le Xvarnah de la tradition iranienne – et non vers les marécages du matérialisme comme ce fut le cas en 1789, 1917 avec la révolution d'octobre ou 1968 on fausement marxisme et freudisme au sein d'un chaos social traduisant parfaitement la phase de dissolution annoncée par René Guénon dans *Le Règne de la Quantité*, Éditions Gallimard (Paris, 1945). La couleur rouge du bonnet phrygien évoque le feu surnaturel (un aspect du Xvarnah) et, par conséquent, porter cette coiffure signifie avoir une pensée en incandescence, comme le soleil auroral : dans l'Iran mazdéen, enfin, l'intelligence est étymologiquement semblable à *ushâ*, l'aurore. À l'époque de Philippe de Macédoine pais

2- Alexandre le Grand, un modèle de casque de bronze reproduisant le bonnet phrygien.

3- Rappelons que la célébration de la naissance du Christ à minuit le 24 décembre ne remonte qu'au quatrième siècle de notre ère puisque la plus ancienne mention de cette fête est datée 336. C'est précisément la popularité du solstice d'hiver qui devait inciter l'église à calquer la venue au monde de Jésus sur celle d'un autre sauveur, Mithra.

4- Par la multitude de grains que contient un seul de ses fruits, aux milliers nombreux, le figier, pour les traditions méditerranéennes, symbolise fécondité et abondance, même dans l'adversité puisqu'il pousse facilement en milieux arides.

5- La plus haute des quatre sphères célestes où, au sein des feux éternels (des étoiles et les planètes), séjournent les dieux.

6- Cf. Jean Hardy, *Les Indo-Européens*, Éditions Presses Universitaires de France, collection Que sais-je (Paris, 1985), p. 39-40.

7- La Divine Comédie : dans L'Enfer, vers 101-111, Dante prédit la venue de celui qui mettra fin à la luxure et au règne de l'iniquité. Le Veltro est le « Messie de Dio » (le « Messager de Dieu »), le vengeur et le restaurateur de l'Empire, image du seigneur universel.

géographie sacrée

les mediolanon gaulois

par Pierre-Emile Blairon



Les Ancien-Européens semblaient parfaitement maîtriser l'analogie entre la configuration stellaire, terrestre et tellurique. Une conjonction se faisait entre les deux (ou trois) mondes à certains points radiants, points de rencontre entre forces telluriques et forces cosmiques, ceux-là mêmes qui sont marqués par l'érection d'un monument mégalithique puis d'un temple, puis d'une chapelle. À quelles puissances nos anciens s'adressaient-ils, ou quelles forces cosmiques maîtrisaient-ils ?

Forces géomagnétiques, géobiologiques, solaires, champs vitaux, électriques, champs de fréquences ondulatoires, autant de connaissances perdues qu'on ne sait actuellement plus désigner que par l'expression de « géographie sacrée », « géographie » étant ce qu'on peut voir, le mot « sacré » étant devenu un fourre-tout.

Terre et peuple

Pour les Gaulois, il y a trois mondes : celui d'en haut, celui d'en bas, celui du milieu, qui est celui des hommes et des vivants. Celui du milieu s'appelle Bitu-. Ainsi, les habitants de Bourges qui se revendiquent « rois du monde » s'appellent-ils Bitu-riges, car ils pensent habiter le centre du monde, Bourges étant au moins le centre de la France, actuellement, alors qu'il ne l'était pourtant pas du temps où elle s'appelait Gaule (Ce qui peut poser question quant à la permanence et à la transcendance de ce concept de centralité : ce qui aussi peut nous emmener fort loin, à la fois dans le passé et dans l'avenir...). Ces trois mondes sont rassemblés selon un axe vertical et s'interpénètrent ; ainsi, un sanctuaire gaulois, un nemeton, tient-il son nom du carré de ciel (nemos-) qui est projeté sur la terre et qui sacralise



ainsi l'espace choisi par le clan pour y fonder sa ville. « Dans la représentation gauloise du monde et de l'univers, la notion de centre joue incontestablement un rôle fondamental », dit Jean-Louis Brunaux qui poursuit : « Dans le cadre plus large du monde habité, cette perception se traduit par un ethnocentrisme qui est assez similaire à celui des Grecs du temps d'Hérodote. À cette différence près que le centre de gravité s'est déplacé vers l'ouest. Les Gaulois prennent la place des Hyperboréens, ces habitants mi-réels, mi-fabuleux qui étaient censés, aux yeux des Grecs, occuper les confins occidentaux du monde »¹. Le sol et l'homme se choisissent, naissent l'un de l'autre et se façonnent ensemble, intimement. Au début des temps, chaque homme considérait la terre toute entière comme le lieu unique qui s'étendait autour de lui ; il était seul face à cette immensité tourbillonnante, avant d'acquiescer un esprit de groupe, de communauté, qu'il aura tôt fait de perdre pour se retrouver à nouveau dans cet océan de solitude qui caractérise l'homme moderne, ce nomade coupé de sa terre et de ses racines, comme l'avait si bien évoqué un Spengler comme l'un des aspects importants du « déclin de l'Occident ». La terre, pour nos ancêtres, était sacrée et d'autant plus celle sur laquelle ils marchaient, qui les nourrissait, dont ils venaient et à laquelle ils retournaient, à la fin de leur vie.

Qu'est-ce que la géographie sacrée ?

La meilleure définition est donnée par Eugène Zimmer dans un ancien numéro de *Kadath*, dont nous ne saurions trop conseiller la lecture², daté du printemps 81, n°41. « La Géographie sacrée peut être définie comme une discipline naissante qui a pour objet l'étude de la tradition qui régit, depuis l'époque préhistorique, l'emplacement des sites culturels et sacrés. Cette tradition décide également des rapports d'orientation et de distance que ces sites présentent entre eux, ainsi que des relations qu'ils ont avec des points remarquables du paysage environnant et de la sphère céleste. L'idée qu'une tradition similaire a longtemps régi l'architecture religieuse est à présent admise, l'orientation, les plans et les proportions des temples et églises étant établis sur base de données astronomique et chiffrée. Il paraît de plus en plus évident que certains de ces principes ont également régi, jusqu'à une époque peu éloignée, la distribution et la localisation des sites sacrés sur le territoire. En Chine, une discipline analogue appelée *Feng Shui*³ était encore vivante au début de ce siècle. ».

Milan, un centre du monde gaulois !

Les Celtes avaient dessiné sur toute la surface du monde qu'ils avaient occupé une immense toile d'araignée attachant ses

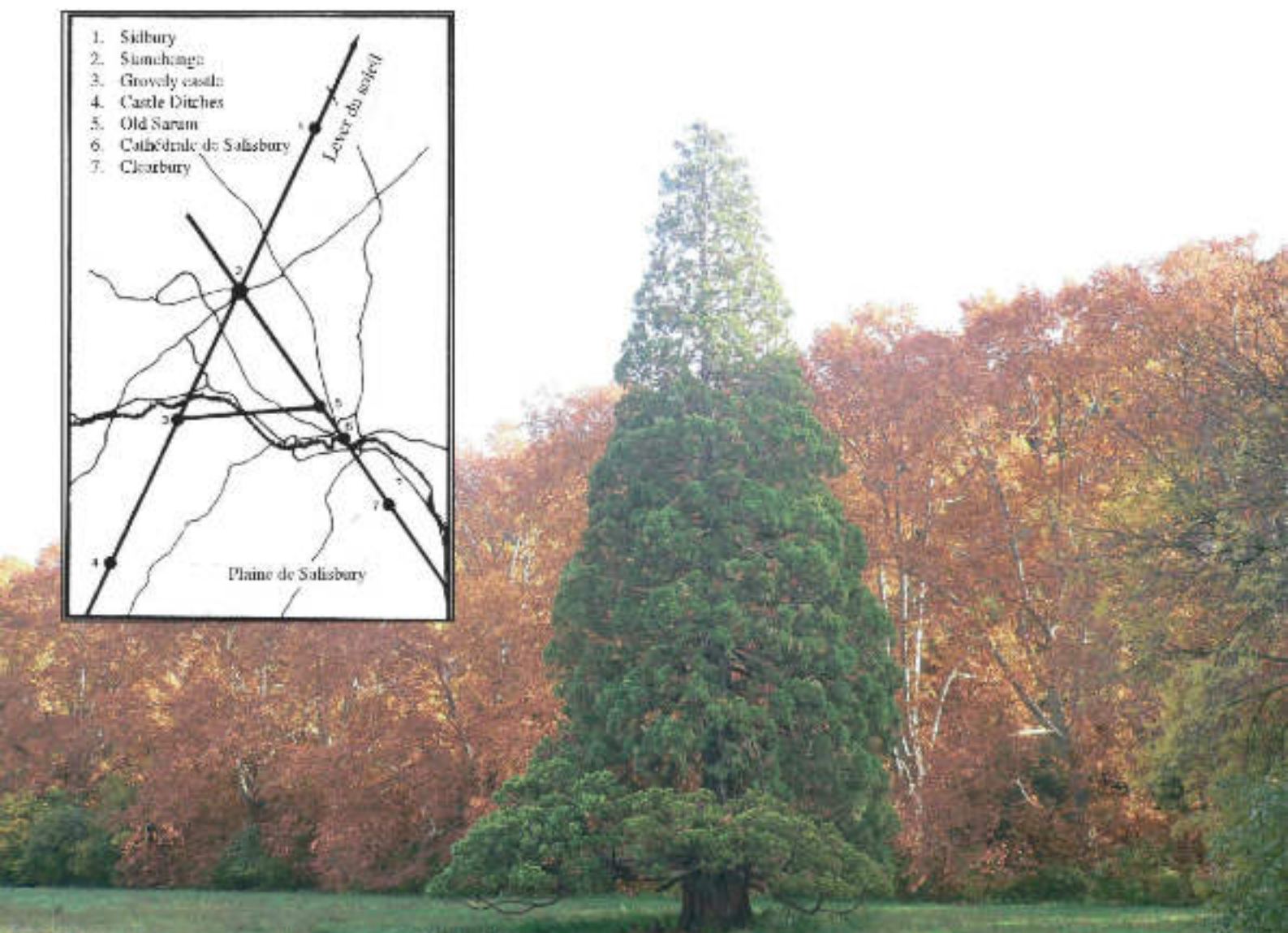
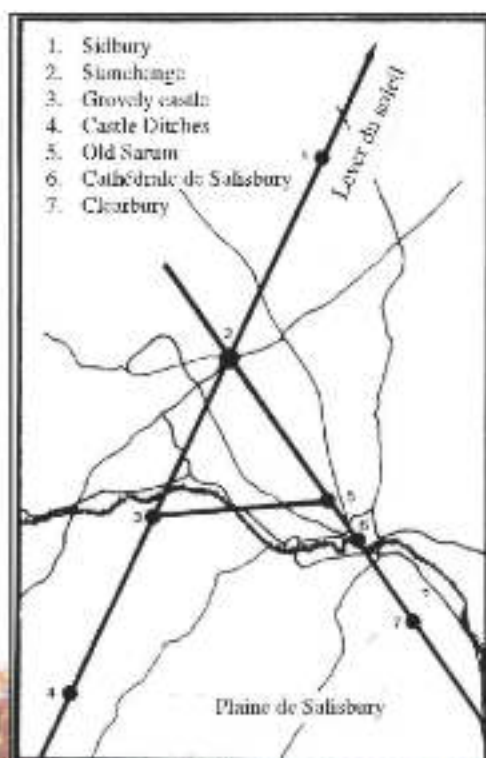




fil à ces nœuds de ces points magnétiques. Il existe donc un Centre principal, suprême, et des répliques qui sont des centres secondaires. La Terre est donc parsemée de lieux sacrés qui sont autant de points d'acupuncture que les hommes ont marqués ont édifié sur ces bases des temples, des pierres, des autels ; ces lieux sont des phares aux intersections de ces lignes invisibles qui traversent la Terre, comme les veines parcourent notre corps ; des phares qu'ils ont élevés en les mettant en relation avec les étoiles. Ce qui explique la diversité et la multiplication des « centres du monde ». Selon l'archéologue Yves Vadé (*Le système des Mediolanum en Gaule*¹), « Par leur situation précise sur le terrain, les différents Mediolanum de la Gaule sont reliés entre eux par des rapports d'équidistance extraordinairement rigoureux et forment ainsi un système d'une cohérence absolue... ce système conduit à supposer, de la part de ceux qui l'ont patiemment réalisé, tout à la fois des techniques de repérage et une volonté d'organisation de l'espace qui, tout en restant dans le domaine de la vraisemblance historique, devront modifier quelque peu les conceptions que l'on pouvait avoir sur les Celtes... Le problème pratique consiste à poursuivre sur des dizaines, voire des centaines de kilomètres... et d'une manière parfaitement rectiligne – la direction donnée par les angles de départ, le point cherché se trouvant à l'intersection de deux droites. C'est ici que peuvent

intervenir des techniques de repérage sur des étoiles, analogues à celles des navigateurs ».

Toutes ces villes, ou villages, ont encore en commun leur toponymie : leur nom dérive du gaulois *mediolanon* ; Montneillant, Miolan, Milan en Italie, Saintes en Saintonge (Le changement de nom fut ici radical ; Saintes s'appelait : Mediolanum Santonum ; le nom de Saintes vient donc de « santon », le peuple gaulois qui occupait l'espace ensuite conquis par les Romains ; ils firent de Saintes la capitale de l'Aquitaine). Citons aussi, mais il y en a bien d'autres : Mollans en Provence, entre Vaison-la-Romaine et Buis-les-Baronnies, Montmeyan en haute Provence... Le chercheur a également remarqué que les villes bâties sur ce schéma le sont habituellement sur des failles géologiques et hydrographiques. Jean Paul Clément qui rapporte ce texte dans un très bel ouvrage collectif des années 70, dirigé par Marc de Smedt : *La face cachée de la France*, en conclut tout naturellement que « la pierre levée, le bétyle planté en un endroit emblématique est à la fois l'axe du monde, le centre et le noyau. Il désigne bien le Milieu du monde, c'est-à-dire non le centre exact de l'univers tout entier dont la totalité ne pouvait alors être appréhendée, mais le centre de gravité de l'espace que l'on occupait, le point fixe au tour duquel pouvait être orienté et domestiqué le territoire occupé par la tribu, le peuple ».





plafond est constitué d'une coque de bateau, en bois, retournée (page 29).

La chapelle du monastère de Ganagobie, très ancien site sacré en haute Provence, dont le sol est constitué d'une mosaïque représentant des entrelacs nordiques et que les archéologues officiels nous disent être des « motifs orientaux » (page 29). Le dessin représente les principaux sites de la plaine de Salisbury strictement alignés comme on peut le constater (page 28). ■

NOTES

¹ Jean-Louis Brunaux, *Les Gaulois*, Guide belles lettres des civilisations, 2005

² Kadath, B.P. n°31, Etenbeck 4, 1040, Bruxelles, Belgique.

³ Ce numéro de Kadath date de 1981, Le Feng Shui, depuis, a connu un engouement inattendu à partir des années 90. Nous pouvons remarquer que « l'homme moderne » préfère toujours ce qui vient de l'étranger alors que nous avons chez nous ce qu'il faut.

⁴ Archéo-civilisation, École pratique des hautes études, Sorbonne, n° 11-13, décembre 1972. ■

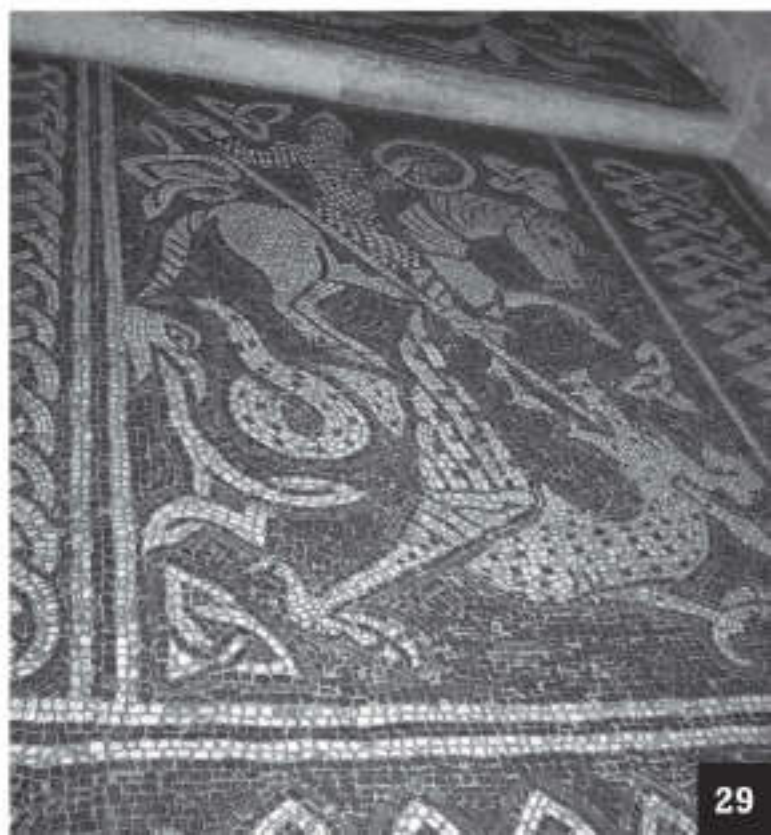
Nos Anciens avaient bien compris que la permanence ne pouvait être assurée, sur un plan concret, que par le lieu, donnant ainsi une assise immuable à quelque concept que ce soit. Ils avaient bien compris que, vivant dans la matière, ils devaient s'assurer un point d'ancrage qui devait leur permettre de s'élever. Aucune image ne peut être plus proche de cette volonté spirituelle que celle de l'arbre. Aucun exemple ne peut être plus probant que celui qui est puisé dans la nature.

Iconographie : Nous n'avons, bien sûr, à vous montrer que des églises. Les sanctuaires gaulois étaient faits de matériaux éphémères et les éventuels dolmens ou menhirs qui ont précédé les églises, ou lesdits sanctuaires, ont été détruits ou récupérés, soit par l'ajout d'une croix et conservé dans l'église en guise d'autel, soit en pierre de réemploi pour conforter un chemin ou les fondations d'une maison ; il n'empêche que le lieu demeure et qu'il conserve ses principes actifs quelque soit l'édifice qu'il supporte et les connaissances des hommes qui foulent actuellement son sol.

Vous verrez donc quelques aspects de la splendide cathédrale de Milan, œuvre géniale des Compagnons, incroyable et immense dentelle de pierre (pages 24 et 25).

Le plafond de la Galleria Vittorio Emanuele, sur la Piazza Duomo, qui ne tient pas son nom du dôme de la galerie, mais de celui de la cathédrale (page 27).

Un autre plafond, celui de la cathédrale de Saintes, en vieux pays santou, la tribu gauloise qui occupait la région ; ce



Les rois barbares

par Pierre-Emile Blairon



Le Janus bicéphale, retrouvé sur le site de Roquepertuse, (VI^e siècle avant notre ère) à Veloux, près d'Aix-en-Provence ; la sobriété et l'intensité de la facture, ainsi que le sens symbolique de cette sculpture consacrée au dieu suprême, dieu de l'équilibre, qui englobe toutes les fonctions, toutes les directions, tout l'univers, en a fait le symbole de la spiritualité celtique.

« Le sous-sol de Marseille n'a pas livré les statues même de ses divinités. Mais la légende nous dit qu'un roitelet de la tribu celto-ligure des Salyens, Catumandus, avait vu lui apparaître en songe la protectrice de la cité, Athéna ; entré dans la ville, - peut-être à la suite d'une victoire suivie de pillage, - il avait reconnu la statue sous un portique ; et le roi barbare, déjà converti à l'anthropomorphisme, plein de respect pour les dieux de marbre des Grecs, lui avait offert un collier d'or, selon l'usage celtique. Ainsi, la représentation de la figure humaine et de son attribut symbolique, lion ou taureau, répandu par le monnayage, donnait-elle au pays barbare le goût d'une nouvelle religion, personnifiant les divinités de l'Olympe et adoptant leurs attributs. Religion de valeur morale, qui se substituait aux cultes barbares et sanguinaires de primitifs demeurés au stade de l'adoration des forces de la nature ».

Voilà un texte plein de mépris pour nos ancêtres et de flagornerie pour l'occupant, grec puis romain, et qui témoigne, somme toute, d'un évident dogmatisme et d'une profonde ignorance. Vous serez donc extrêmement surpris d'apprendre que ces lignes sont écrites par Fernand Benoit, l'archéologue spécialiste de la Provence qui a découvert le site d'Entremont ! La stupidité, même chez de grands auteurs, est aussi répandue, statistiquement, que dans le reste de la population. C'est Pierre Gillier¹ qui va nous en donner d'autres exemples : « Ainsi, Fustel de Coulanges considérait dans *La Gaule romaine* (réédition De Fallois, 1994) que « la langue gauloise ne pouvait servir ni pour la littérature ni pour le barreau, ni pour la conversation élégante » et que, *avant la conquête romaine*, « la Gaule n'aurait peut-être jamais possédé la civilisation ». Un demi-siècle plus tard, le talentueux Jacques Baisville, marseillais convaincu (et admirateur de Fustel, comme toute l'école réactionnaire de l'Action française) ne dit pas autre chose dans son *Histoire de France* (Fayard 1924²) : il se réjouit de la civilisation due aux seuls Romains et de la victoire de la « vraie croyance » sur la religion païenne des Gaulois, estimant que « la pauvre civilisation gauloise ne connaissait même pas l'écriture et que la religion en était restée aux ses rites humains ».

Régine Pernoud sauve l'honneur des divers académies, facultés et instituts français dans son livre, « Les Gaulois »³ qui, on peut le dire, est la première tentative de réhabilitation des Celtes. « En fait - et cela pendant plusieurs siècles - dit-elle, l'Université et en général les lettres ont délibérément ignoré le monde celtique. En dehors des pays anglo-saxons, on ne s'est intéressé aux Gaulois qu'à l'instant où l'on pouvait les appeler Gallo-Romains ; il était communément admis que la seule histoire digne de ce nom était celle de Rome et du monde antique, et le cliché des armées de Jules César apportant aux Gaulois le flambeau de la Civilisation persiste encore dans nos manuels scolaires ». Nous pourrions rajouter que le flambeau de la « civilisation » est aujourd'hui porté par tous ceux que fascine le « modèle » américain, autre forme d'hégémonisme. Les Celtes, leur vue-du-monde, leur culture, leur spiritualité, se sont vus attaqués coup sur coup par les Grecs, les Romains et les chrétiens, par les humanistes de la Renaissance, par les philosophes des Lumières et encore après par les idéologues voulant « faire du passé table rase ». Les Gaulois se révolteront à maintes reprises contre l'occupation romaine. L'Arc de Triomphe d'Orange fut érigé pour commémorer la victoire de l'empereur Tibère sur les insurgés celtes en 21. En 48, l'empereur Claude (Gaulois



Détail original de P. Joux

Le Janus, page précédente est accompagné de ses servants, les « bouddhas », ainsi appelés par leur attitude « qui sera plus tard significative de la spiritualité zen en Asie » pieds tournés vers le sol et mains vers le ciel, représentation de la place de l'homme sur Terre, entre microcosme et macrocosme. Les deux sculptures et la reconstitution du sanctuaire ont été dessinées par Joux pour le livre de P.E. Blairon, « La Dame en signe blanc ». Les Celtes, des « barbares » ?

d'origine) persécutera ses frères. « Il interdit les rites druidiques non seulement aux citoyens romains, mais à l'ensemble de la population, et punit même l'étude de l'astrologie et le port d'un talisman. Seuls, les dieux de Rome avaient droit de cité »⁹.

Si les Celtes n'ont pas, dans leur art, représenté la nature et les hommes tels exactement que la réalité les montre, ce n'est pas par « barbarie », parce que leur culture était primitive, parce qu'ils ne savaient pas se servir de leurs mains, mais, au contraire, parce que, pourvus d'une solide imagination et d'un sens créatif sans limite, ils allaient au-delà d'une imitation stricte, privilégiant le symbolisme et l'abstraction. Ce choix et ce savoir-faire sont visibles dans certaines productions de leur statuaire, comme le « Janus » de Roquepertuse¹⁰, mais le site de Vix ou le chaudron de Gundestrup sont aussi là pour démontrer qu'ils savaient confectionner de leurs mains de véritables bijoux. « Encore se passe-t-il à propos de cet art ce qui s'est passé à propos de l'art médiéval : on lui dénie toute originalité. Les Celtes auraient emprunté à leurs obscurs prédécesseurs sur notre sol, voire même aux Grecs ou aux Romains, les éléments de leur art ; ainsi, jusqu'à une époque très récente, n'a-t-on étudié l'art médiéval qu'en fonction de ses origines qu'on voulait inévitablement romaines ou orientales, voire arabes »¹¹.

A propos de ce savoir-faire, de l'habileté manuelle des Gaulois, et pour prouver qu'ils n'étaient pas de sombres abrutis, Régine Pernoud nous rappelle que les Romains étaient ébahis en constatant l'avance technique des Gaulois sur leurs propres artisans, ainsi en est-il pour les produits de l'importante fabrique de verre de l'Argonne, aux Houis, au 3^{ème} siècle, où la qualité de transparence du matériau et la finesse du façonnage ne le cède en rien aux productions actuelles. Les verriers produisaient aussi d'une manière industrielle, des milliers par jour, des objets de consommation courante, telle les divers ustensiles de vaisselle. Autre exemple qui nous permet d'inverser le jugement que les « académiciens » portent sur la rusticité de nos ancêtres qu'ils considéraient comme des analphabètes primitifs. C'est Plinius l'Ancien qui clame son admiration pour une curieuse machine inventée par les Gaulois : « Dans les vastes domaines de la Gaule, une grande caisse dont le bord est armé de dents et que

portent deux roues est conduite devant lui ; les épis arrachés par les dents tombent dans la caisse. Plinius l'Ancien nous décrit ainsi la première en date des machines à moissonner et cette machine est d'invention gauloise »¹². Toujours dans le domaine agricole, « A une époque où les Romains ne connaissent que l'araire qui fend le sol sans le retourner, ils avaient inventé l'ancêtre du moderne brabant, la charrue à roue avec contre mobile devant le soc »¹³.

Renée Grimaud, dans un livre très richement illustré¹⁴, rajoute que les Gaulois n'étaient pas seulement des agriculteurs chevronnés mais que « leur haute technicité, largement réputée, fait d'eux les meilleurs métallurgistes de l'Europe de l'époque. » De la même manière, si les Celtes n'écrivaient pas, ce n'est pas parce qu'ils ne connaissent pas l'écriture, mais parce qu'ils avaient une conception du temps qui ne pouvait s'adapter à une structure figée. Elle cite Georges Dumézil qui donne avec une remarquable précision l'illustration de ce refus : « C'est parce qu'ils n'ont pas voulu immobiliser dans des signes morts une science qu'ils considéraient comme sans cesse renaissante ». Les Gaulois ? Des rois sûrement, barbares, peut-être, mais pas seulement dans le sens où l'entendent leurs détracteurs, c'est-à-dire des sauvages. C'est vrai, les Gaulois étaient aussi de redoutables guerriers qui portaient au combat, fiers et nus. Les héritiers naturels et spirituels de ce grand peuple celtique – il en reste – pourraient le leur rappeler un jour, sans ménagement. ■

NOTES

¹ Pierre Gillieth, B.A.-BA Gaulois, éditions Pardès, 2015.

² Cet ouvrage vient d'être réédité chez Librio, éd.fr

³ Régine Pernoud, Les Gaulois, éditions du Seuil, 1961.

⁴ Ibid.

⁵ Voir les reproductions de Joux du Janus, du bouddha et la reconstitution du site de Roquepertuse, sur la commune de Vaux, près d'Aix-en-Provence, principale sépulture du monde celtique (VI^e siècle avant notre ère).

⁶ Ibid. Voir aussi, dans l'article précédent, la légende concernant les moineaux de la chapelle de Gargagnolo.

⁷ Ibid.

⁸ Ibid.

⁹ Renée Grimaud, Nos ancêtres les Gaulois, éditions Ouest-France, collection Mémoires.

L'avènement du centième singe

par Paul Marcus

La théorie des « champs morphiques » ou morpho-génétiques

Cette théorie peut éclairer de nombreux phénomènes inexplicables tels que la télépathie, la prémonition ou simplement la constance des formes vivantes. Selon cette hypothèse, toutes les formes, minérales ou biologiques, comportementales ou psychiques, obéiraient à des « champs » inconnus de la science actuelle.

L'idée d'information est l'une des clés du problème. Chaque type de cellule, de tissu, d'organe et d'organisme a son propre champ. Ces champs « morphiques » façonnent et organisent les micro-organismes, les végétaux et les animaux en développement et stabilisent les formes des organismes adultes. Ils sont en fait des champs d'information car ils contiennent une « mémoire innée », soutenue par la résonance de la forme qui se fonde sur la similitude.

Déjà en 2004, des chercheurs, autrichiens et américains, ont démontré qu'on peut transférer à distance les propriétés d'un atome à un autre. « Deux particules, à condition qu'elles aient précédemment interagies, restent unies par un lien mystérieux. Ce lien est tel que toute action sur l'une influe instantanément sur l'autre, même si elles sont éloignées l'une de l'autre par une distance aussi grande que de la Terre à la Lune. Surprenant ? Cette théorie a pourtant été proposée dès 1935. Il a toutefois fallu attendre 2004 pour que des chercheurs en fassent la démonstration formelle. Dans un autre domaine, les spécialistes du cerveau affirment également que nous n'utilisons qu'à peine 10% de ses possibilités, de ses capacités. L'organisme, sur ordre du cerveau, possède en lui de quoi corriger tous les désordres possibles, y compris de faire repousser un membre disparu. Ces possibilités de défense et de régénération sont, pour le moment, quasi inexploitées. »





Le macaque japonais

Ken Keyes Jr est l'auteur du livre « le centième singe »¹. C'est l'histoire vraie, extraordinaire qui, aujourd'hui, résonne avec notre Humanité. Une espèce de singe, le macaque japonais, a été observée à l'état sauvage sur une période de trente ans. En 1952, sur l'île de Koshima, des scientifiques nourrissaient les singes avec des patates douces crues en les jetant sur le sable. Les singes aimaient le goût des patates douces mais trouvaient leur saleté déplaisante. Une femelle âgée d'un an et demi pensait (?) qu'elle pouvait se débarrasser des grains de sable en passant les patates à l'eau d'un ruisseau proche. Elle enseigna ce « truc » à sa mère. Leurs compagnes de jeu apprirent aussi cette nouvelle façon de faire et l'enseignèrent aussi à leurs mères. Cette innovation culturelle fut graduellement adoptée par différents singes devant les yeux des scientifiques. Entre 1952 et 1953, tous les jeunes singes apprirent à laver les patates douces remplies de sable pour les rendre comestibles. Seuls, les singes adultes qui imitèrent leurs enfants apprirent cette amélioration sociale. Les autres singes adultes conservèrent leur habitude de manger des patates douces souillées. Vers la fin de 1958, un certain nombre de singes de cette île lavaient leurs patates douces ; le pourcentage exact est inconnu. Supposons que lorsque le soleil se leva un matin, il y avait 99 singes sur cette île qui avaient appris à nettoyer leurs patates,

Supposons encore qu'un peu plus tard, ce matin-là, un centième singe apprit cette technique. Alors, quelque chose d'étonnant se produisit ! Ce soir-là, presque tous les singes de la tribu se mirent à laver leurs patates douces avant de les manger. Un peu comme si l'énergie additionnelle de ce centième singe créait une sorte d'ouverture de conscience scientifique. Mais surtout : la chose la plus surprenante observée par ces scientifiques fut le fait que l'habitude de cette « corvée » se transmet de façon inexplicable et simultanée à des colonies de singes habitants d'autres îles ainsi qu'à la troupe de singes de Takasakyama sur le continent qui commencèrent à laver aussi leurs patates douces. C'est ainsi que le macaque japonais fut surnommé le « laveur de patates ».

Une minorité active

Cette histoire souligne deux points capitaux qu'il nous serait utile de retenir pour notre avenir à court et moyen terme. Tout d'abord, pour qu'un tel changement soit possible, il ne suffit pas qu'un petit groupe adopte une attitude différente ; il ne s'agit pas ici de la domination exercée par une minorité utilisant la force et la coercition mais, au contraire, de l'accession d'un groupe à un niveau de conscience plus élevée. C'est ici la première clé. Et voici la seconde. Bien que le nombre exact peut varier, ce

« Phénomène du centième singe » signifie que, lorsque seulement un nombre restreint de personnes apprend une nouvelle façon de faire, celle-ci peut devenir partie intégrante de la conscience de toute la communauté. En effet, à un moment donné, si seulement une personne de plus se met à adopter cette nouvelle prise de conscience, son champ d'action s'étend de telle sorte que cette prise de conscience est adoptée par presque tout le monde ! C'est le miracle des deux clés réunies.

Le futur de la planète

Il est naturel de penser que, pour changer le monde, il faut qu'au moins la moitié de la population plus une personne y consente. C'est un principe démocratique. Mais – et le centième

singe est là pour nous le rappeler – les choses ne fonctionnent pas tout à fait ainsi. En vérité, il n'est pas nécessaire que la moitié des gens soit prête. Ce qui est important, c'est que la nécessité d'un changement fasse l'objet d'une prise de conscience d'un nombre suffisant de personnes. Aujourd'hui, nous sommes engagés dans une course contre la montre. Certains d'entre nous sont prêts à tout au nom de Dieu, du profit, du pouvoir, ou pour conserver leur mode de vie aussi inadapté que gaspilleur, même si cela conduit à la fin du monde. A l'opposé, d'autres cherchent avec sincérité des solutions valables aux problèmes

humains, sociaux, économiques et politiques de notre planète. Ces derniers incarnent une conscience supérieure de ce qu'est la Vie. À mesure qu'un nombre de plus en plus grand d'entre nous intègre cette conscience, nous nous rapprochons de la masse critique. Voilà l'essentiel. C'est une condition que l'humanité peut maîtriser. Pour cela, nous devons nous rassembler et choisir d'évoluer consciemment, dans la cocreation, vers un nouveau monde. Lorsque cette masse critique sera atteinte, les choses changeront de façon soudaine et irréversible et l'Humanité dans son ensemble basculera dans un nouveau paradigme. Nous avons largement les moyens, depuis quelques décennies, de mettre fin à toute vie humaine sur Terre. Or, la coexistence d'une technologie avancée avec une conscience limitée est un mélange dangereux. Sans une prise de conscience planétaire, tôt

ou tard, la première croisera la deuxième et ce sera le début de la fin. Notre avenir est entre nos mains à tous, bien plus que nous ne le pensions. Dans un monde où les trois quarts des habitants sont encore confrontés à des problèmes de survie quotidienne et où presque le quart restant s'accroche à ses acquis et à ses intérêts propres. Il aurait été illusoire de penser rallier la majorité à une prise de conscience plus vaste en conquérant les âmes une à une. Mais avec « le phénomène du centième singe », cela n'est plus impossible. Au niveau collectif, c'est notre nombre. Entre les deux, la masse critique est la solution. Le reste se fera naturellement. Mais nous n'avons pas tout notre temps. La Terre souffre, les humains souffrent et d'autres sont prêts à utiliser notre technologie mortelle pour asseoir définitivement leur domination.

Le « triomphe du subtil »

Depuis de nombreuses années, comme bien d'autres, je « navigue » dans un domaine habituellement qualifié de « subtil »¹. On y travaille avec des énergies « faibles », des énergies qui ne sont détectables par aucun appareil actuellement connu... Ce qui ne veut pas dire que ces énergies n'existent pas. On reçoit des informations extrêmement précises, par des « canaux » également insoupçonnés et « inexistantes » pour la science moderne.

Nous ne prétendons pas tout comprendre et tout expliquer ; au contraire, nous sommes mêmes prudents et très loin de cela : plus on avance, plus

on apprend, et plus on se rend compte de l'étendue de notre ignorance et du chemin qui reste à parcourir. Nous nous contentons de rechercher, de constater, d'accepter et d'analyser les réponses et les informations reçues (car toutes celles qui sont vérifiables se vérifient très exactement), de chercher, chercher, chercher toujours et étudier, et de garder une grande humilité devant tous ces mystères... il est évident que nous sommes loin d'être au bout de nos surprises et que des énergies faibles et actuellement réfutées comme le magnétisme, le biomagnétisme, les taux vibratoires utilisés en soins holistiques, ou les informations reçues en radiesthésie, seront parfaitement mesurées par des appareils ou des techniques dont nous n'avons pas encore la moindre idée. ■

NOTES

¹ Ken Keyes, *Le 100^e singe*, disponible sur internet, libre de droits. Voir aussi : *Manuel pour une conscience supérieure*, éditions du Gondor.

² Paul Marcus est thérapeute énergétique, radiesthésiste.

Brèves de terroir

par Laurent Winter

Quand la France cultive son jardin...

Voici quelques précisions pour les semailles des jardiniers français, sous forme de commandements, car dans notre pays, patrie des belles plantes, on ne fait pas de salade avec l'oseille !

- les seules semences que vous pourrez acheter pour votre jardin devront avoir reçu une autorisation de mise sur le marché (Art. L. 253-1, L. et Art. L. 253-7 de la Loi d'Orientation Agricole (LOA) n° 2006-11, du 5 janvier 2006). Celle-ci coûte très cher et ne peut être financée, bien évidemment, que par les grosses firmes industrielles qui en produisent, et sûrement pas par votre voisin qui serait pourtant très heureux de vous en céder un peu des siennes. La Cour d'Appel de Nîmes a d'ailleurs condamné, par une décision du 22 décembre 2006, une association dont l'objectif était de propager les semences des vieilles plantes autochtones (qui n'intéressent pas l'industrie agro-alimentaire) à 20 000 d'amende (une association !!!). On interdit donc les produits les plus naturels tout en favorisant les plus artificiels !

- les seuls produits que vous pourrez acheter pour protéger votre jardin sont soumis aux mêmes conditions. Impossible d'utiliser du purin d'ortie si vous n'en avez pas d'ores et déjà la recette, car aucun ouvrage ne peut donner de recette pour confectionner un produit qui n'ait pas reçu cette homologation (Art. L. 253-7. « Toute publicité commerciale et toute recommandation pour les produits définis à l'article L. 253-1 ne peuvent porter que sur des produits bénéficiant d'une autorisation de mise sur le

marché et sur les conditions d'emploi fixées dans ces autorisations. »)

Il vous est, bien entendu, interdit de vendre des plantes médicinales ou d'en décrire les recettes. À moins d'être vous-mêmes médecin ou pharmacien...

- et, depuis 2002, il est même interdit d'utiliser le millepertuis (plante très commune au bord des chemins ensoleillés) dans les pharmacopées officielles. Il faut dire que les molécules qu'il contient sont un très puissant antidépresseur, mais qu'elles ne rapportent rien à l'industrie pharmaceutique, à traîner bêtement au bord des chemins, à la merci de la première grand-mère venue.

Vous êtes donc réduits à retourner à la tradition orale, au bouche à oreille ou au marché noir et évidemment, à ne pas utiliser pour cela d'huiles essentielles de ginkgo biloba ou d'huile de noix pour renforcer votre mémoire : je risquerais d'être accusé d'exercice illégal de la médecine. Il reste évidemment la possibilité de faire de la contrebande d'ouvrages, de plantes et de semences interdites en France. On passera alors par la Suisse, terrible état-voyou, puisqu'on n'hésite pas à y commercialiser des bonbons... aux plantes ! Mais que fait la police ?

Eco-hameau : des maisons écologiques pour moins de 100 000 €

L'association AES tente une expérience de hameau écologique à Verfeil-sur-Seyre, dans le Tarn et Garonne, une dizaine de maisons construites selon des normes écologiques et bioclimatiques en milieu rural, concept destiné à remplacer le logement social en HLM. Mais pourquoi ne pas réhabiliter les nombreux villages construits par nos ancêtres selon des normes tout aussi écologiques, parfaitement intégrés au paysage et qui meurent lentement, faute de reconnaissance ?
Contact : Aes1@club.fr

Des OGM dans les produits bio ?

S'il fallait un exemple concret pour prouver la pertinence des propos de Vladimir Boukovsky en pages « Notre Europe », ce pourrait être celui-ci : L'Union européenne nous concocte un nouveau règlement destiné à permettre l'inclusion d'OGM dans les produits bio jusqu'au seuil de 0,9%, proposition qui devrait être appliquée en 2009, ce qui reviendrait évidemment à détruire tous les efforts des agriculteurs bio et discréditer tous les labels qui ont réussi à grand-peine à s'imposer et à conquérir de plus en plus de consommateurs lucides. Ce qui reviendrait aussi, bien sûr, à favoriser l'introduction en Europe des produits « agricoles » américains largement pollués par les OGM, véritable raison qui pousse les fonctionnaires « européens » à promouvoir cette infamie.

Expo

Du 23/6/2007 au 31/3/2008

Le musée des Merveilles est étroitement lié à la région du mont Bego, sur la frontière italienne, site patrimonial exceptionnel comptant plus de 40 000 gravures rupestres de l'Âge du Bronze. Avec ses 1000m² d'expositions permanentes et temporaires, le musée des Merveilles offre à travers une muséographie moderne une passionnante énigme archéologique et ethnologique de plus de 5000 ans à résoudre. «Merveilles du temps, temps des Merveilles»: à la découverte à travers la science, l'archéologie et l'histoire de cette notion abstraite qui depuis des millénaires conditionne la vie de l'homme: le Temps.

Site internet : www.museedesmerveilles.com
Musée des Merveilles de Tende
Avenue du 16 septembre 1947 06130 Tende

Nécropole ursine

L'ours a tenu, et tient encore au travers de ses débâtres en Pyrénées, une place centrale dans l'imaginaire et la vie de l'homme européen. Entre peur et fascination, il a ossé nos ancêtres et nous avec nos contrées une relation durable, parfois féroce, souvent mystérieuse. Dans la grotte Chauvet, décou-



verte il y a quelques années à peine à Vallon Pont d'Arc en Ardèche, les archéologues ont mis à jour un site exceptionnel où voisinent traces de l'homme néolithique (quel artiste, cf. photo 1) et 70 crânes d'ours rassemblés autour d'un bloc de pierre sur lequel fut posé un autre crâne. Nous sommes là en présence d'un sanctuaire où l'homme de la préhistoire semblait accumuler avec vénération les crânes de plagiogades. En témoignage aussi l'un des paravents peints, il y a 30 000 ans, et qui entremêle de façon mystérieuse traces digitales et griffades d'ours, originales ou imitées par l'homme.

Un musée qui vaut le détour...

Le site archéologique de Vieux-la-Romaine (Calvados) accueille le public tout l'été pour découvrir la vie quotidienne des Gallo-romains dans un cadre agréable et convivial.

Vieux-la-Romaine est un ensemble archéologique ouvert au public depuis le printemps 2002 qui comprend un site restauré (une maison romaine), un jardin à l'antique et un musée qui en est le cœur, avec un espace détente et une boutique.

À l'heure du déjeuner, vous pouvez déguster, au choix, un menu traditionnel ou un menu à la romaine (plats traditionnels préparés avec du miel, des herbes, des épices...) dans un restaurant du village situé à proximité du musée.

À la boutique, vous pourrez acheter « 7000 ans d'histoire, gestes funéraires de Normandie », fruit passionnant du travail d'archéologues bas-normands ... 29 euros

Tél.02.31.71.10.20

Pays Bas

À Cuijk, à une centaine de km au sud-est d'Amsterdam, un trésor a récemment été trouvé lors de fouilles préventives. Il s'agit d'un pot d'argile dont le contenu observé au rayon X, se composerait d'environ 200 monnaies romaines d'argent, plusieurs bijoux, un bracelet et une bague. La première monnaie examinée date de l'empereur Héliogabale, qui a régné de 218 à 222. Le site en lui-même a livré des vestiges préhistoriques, ainsi que des traces des Bataves, peuple de l'âge du Fer.

Tout sur l'architecture militaire de la Gaule romaine

Le tome 1 du Manuel d'archéologie gallo-romaine écrit par Albert Grenier, consacré aux travaux militaires, est paru en 1931. Jusqu'à présent cette somme de référence n'avait pas été remplacée et devait faire l'objet d'une mise à jour. C'est chose faite avec le n° 100 de la collection des Documents d'archéologie française dévolu à « l'architecture de la Gaule romaine ». Cet ouvrage, premier d'une série placée sous la direction générale de Pierre Aupert, est consacré à l'architecture militaire romaine dans les provinces des Gaules et des Germanies.

Fruct d'une collaboration internationale, l'ouvrage analyse les différents types de constructions et de techniques rencontrés dans les camps militaires, en replaçant l'évolution de l'architecture militaire dans son contexte historique, de la conquête de la Gaule au milieu du Ve s. après J.-C. La seconde partie propose, sur plus de 250 pages, un catalogue de sites de camps militaires. Sans prétendre à l'exhaustivité, celui-ci présente les lieux majeurs et d'autres moins connus, notamment en France, où les découvertes récentes sont nombreuses.

DAF n° 100 : M. Reddé, R. Brulet, R. Feimann, J.-K. Haalebos, S. von Schoddein dir. - L'architecture de la Gaule romaine 1 : Les fortifications militaires. Bordeaux : MSH-Ausonia, 2006. 480 p., 45 euros.

Le meilleur des mondes selon Le Corbusier

par Isabelle Lascaud

Nous voyons apparaître depuis quelques années dans nos villes et aussi, hélas, dans nos campagnes, de nouveaux bâtiments qui semblent n'avoir d'autre but que de créer une rupture avec les différentes strates d'architecture ancienne qui se sont harmonieusement mariées et mêlées depuis que l'homme édifie des bâtiments jusqu'à l'aube du XXe siècle désormais passé. Il suffit de regarder une rue dans une grande ville pour constater que l'architecte du nouveau bâtiment qui est venu s'insérer entre deux édifices anciens a volontairement cassé l'alignement des ouvertures, histoire de bien montrer que l'insertion dans l'existant et l'harmonie, il n'en a cure (restons polis). Il faudrait pour cela faire preuve d'un minimum d'humilité et de respect pour ceux qui nous ont précédés, deux notions totalement inconnues pour ces malfaiteurs. Le phénomène est encore plus flagrant et consternant quand les édiles veulent aussi marquer leur passage, pour la gloire de leur mandat, comme un chien qui marquerait son territoire ; ils fournissent à ces mêmes histrions la possibilité de poser leur œuvre bétonnée aux frais de l'État après force concours et millions déversés. Cela donne ainsi Beaubourg, la Grande Bibliothèque, une salle de spectacles, un musée, une « médiathèque », un lycée, le Palais des Festivals à Cannes, le siège du Conseil général à Marseille, la Maison de la Danse à Aix-en-Provence ou d'autres horreurs locales dont nous avons tous quelques exemples. En général, ça ressemble à un bateau en train de couler, à une soucoupe volante en panne dans un terrain vague, à une usine désaffectée, aux vestiges d'un blockhaus de la ligne Maginot, à la Kaabah de La Mecque, ou à un chapeau de clown. Rien d'étonnant à cela ; on tient pour un maître, dans les écoles d'architecture, un Le Corbusier, dont vous avez ci-dessous la photo d'une maquette de son projet le plus délirant.

Vous aurez peut-être du mal à reconnaître le lieu du crime projeté. Mais oui, il s'agit bien de Paris. La grande idée de Le Corbusier, ce modèle de nos architectes contemporains, était de raser la Ville-Lumière pour n'en conserver, disait-il, que la



place Vendôme, le Louvre et l'Élysée, « grands monuments ayant survécu à l'épreuve du temps et dotés d'une légitimité supérieure » (sic). Et il construisait, bien sûr, à la place de toutes ces merveilles, des tours, des tours et des tours. Point.

« Rétrospectivement, on en frémit », disait fort pertinemment le journaliste de cet ancien numéro du « Figaro-Magazine » (17 janvier 1998). Et il poursuivait : « Le « bonheur » est imposé d'en haut, dans ce monde quasi-totalitaire, d'une nouveauté radicale, qui fait fi des tracés urbanistiques antérieurs et, tout simplement, de l'histoire des villes, de la mémoire des hommes et de leur liberté... » Le Corbusier a osé appeler l'une de ses utopies, qu'il a malheureusement réussi à construire : La Cité radieuse... mais ce n'était pas de l'humour. Les Marseillais, qui n'avaient pas encore perdu tout bon sens, l'appelaient « la Cité du fada ». Rappelons quand même que Le Corbusier avait adhéré au Parti communiste dont la doctrine ne tenait qu'à un slogan : « Du passé, faisons table rase ». Ah non, il y avait autre chose : l'égalité. En fait d'égalité, l'idée – qui n'est pas obsolète – serait qu'on entasserait tout le monde dans ces tours semblables ; comme elles seraient au centre de la ville, puisqu'il n'y aurait plus de ville, il n'y aurait plus de banlieues non plus. C'est égalitaire. Excepté les dirigeants, issus des « classes » médiatiques, politiques, publicitaires, associatives, syndicalistes... qui pourraient bénéficier de villas au bord de la mer, de préférence ailleurs qu'en Europe... pour ne pas voir la misère. ■



Cette institution venue implantée en plein cœur d'une petite ville autrichienne provençale, futur, est une... église ! Jusqu'où va se vautrer le modernisme...

La campagne à la ville ou les villes à la campagne ?

par Fanny Truilhé

Il est vrai que Le Corbusier est certainement l'un des précurseurs les plus marquants dans l'histoire de l'architecture du XX^e siècle. Son « plan voisin » (celui qui menaçait Paris) est tout de même hé par la conscience collective. Cependant, Le Corbusier a introduit dans le système de pensée de l'architecte, le fait qu'un bâtiment puisse être posé là, sans contexte aucun, simplement parce que « là » il y a de quoi faire deux/trois fondations, mais « là » pourrait très bien se trouver à l'autre bout du monde.

C'est probablement le monde consumériste : nourriture, matériel, audiovisuel... qui a permis à l'idée de germer et de faire son chemin. On consomme, en effet, aujourd'hui un espace considérable, étourdissant, pour apporter à chacun sa maison individuelle (avec jardin et piscine), comptons la voirie, sans laquelle pas moyen de faire ses 50 km journaliers pour joindre son logement à son habitation et aux zones immenses commerciales (centres vénérés de la surconsommation).

C'est l'accès à la liberté ou au bonheur pour tous que nous font miroiter tous ces promoteurs qui proposent (ou imposent... ?) au commun des mortels sa maison sur catalogue. Mais peut-on avoir le beurre et l'argent du beurre, vivre à la campagne et vivre en ville en même temps, avoir une maison individuelle sur un bout de terre et faire du « shopping » à moins de dix minutes de chez soi ?

Alors que la ville dense fait ses preuves depuis des décennies auprès des populations « urbaines », s'adaptant à la topographie, la géologie, aux vents dominants, en bref à la morphologie du site et à son climat et pratiquant l'écologie naturellement, des gens nous font croire que l'heure a sonné et que maintenant on ne fait plus comme ça, qu'on a des méthodes révolutionnaires qui ne coûtent pas ou peu et qu'effectivement la campagne est à portée de main. Mais quels sont les résultats actuels de qualité de vie, d'écologie, et d'économie du pays... ?

Aux architectes, urbanistes, paysagistes et politiques de se poser la question de « qu'est-ce que la ville d'aujourd'hui et que sera celle de demain ? » ■

Vers la prochaine

la thèse de
Vladimir Boukovsky

« Vous pouvez presser un ressort seulement jusqu'à un certain point, et la psyché humaine est très résistante, vous savez. Vous pouvez la presser, vous pouvez la presser, mais n'oubliez pas qu'elle accumule toujours de la force pour rebondir. Elle est comme un ressort et elle revient toujours en force ».

Vladimir Boukovsky

Bien que cette Europe mise en place au forceps du Traité de Maastricht ne nous concerne en rien, nous, Européens, sauf que sommes bien obligés de la subir, nous devons quand même nous interroger sur sa nature et sur son projet pour comprendre les mécanismes qui président au déclin de notre civilisation.

Le site d'information internet novopressa.info nous permet d'aller plus loin que ce que nous ne le craignons dans cette démarche en transcrivant un discours prononcé par le dissident russe Vladimir Boukovsky à Bruxelles en février 2006. Nous avons, pour notre part, apporté quelques commentaires.

Boukovsky nous raconte comment les Soviétiques, soucieux de contrer l'essor de l'Union européenne qu'ils voyaient comme une structure dédiée au libéralisme extrême, ont eu l'idée de s'associer aux partis de gauche en place en Europe à cette époque – les années 80 – afin de se prémunir de cette menace.

De la même façon – comme le monde (mondialiste) est petit ! – les tenants de cette Europe du libre-échange intégral firent une démarche similaire en direction de Gorbatchev. « En janvier

disparition de l'Europe ?

Vladimir Boukovsky, *L'Union européenne, une nouvelle URSS ?*, Éditions du Rocher (2005)

1989, par exemple » dit Boukovsky, « une délégation de la Commission Trilatérale vint voir Gorbatchev. Elle comprenait Nakasone, Giscard d'Estaing, David Rockefeller et Kissinger. Ils eurent une très jolie conversation où ils tentèrent d'expliquer à Gorbatchev que la Russie soviétique devait s'intégrer dans les institutions financières du monde, comme le Gatt, le FMI et la Banque mondiale. »

Il s'est passé que ce projet de fusion, de rapprochement, de convergence « par laquelle l'Union soviétique s'adoucissait quelque peu et deviendrait social-démocrate pendant que l'Europe occidentale deviendrait sociale-démocrate et socialiste », ce projet n'a pu aboutir pour cause de disparition quasi-instantanée de l'Union soviétique après la chute du Mur de Berlin. Cela explique, en tout cas, dit Boukovsky, « pourquoi les structures de l'Union européenne furent initialement bâties dans le but de s'adapter à la structure soviétique... Si vous parcourez toutes les structures et tous les traits de ce monstre européen émergeant, vous remarquerez qu'il ressemble de plus en plus à l'Union soviétique... L'Union soviétique était un État dirigé par l'idéologie. L'idéologie d'aujourd'hui de l'Union européenne est social-démocrate, étatiste et, en grande partie, politiquement correcte. Je surveille très attentivement la manière dont le politiquement correct se répand et devient une idéologie oppressive. Sans parler du fait qu'ils intensifient de l'unner presque partout maintenant, regardez la persécution de gens comme le pasteur suédois qui a été persécuté pendant plusieurs mois parce qu'il a dit que la Bible n'approuve pas l'homosexualité. La France a voté la même loi de « crime d'injures » (hate crime) concernant les gays. La Grande-Bretagne est en train de voter des lois de crime d'injures concernant les relations raciales et maintenant le discours religieux, et ainsi de suite. Ce que vous observez, mis en perspective, est une introduction systématique d'idéologie qui pourrait être renforcée plus tard par des mesures oppressives ».

Boukovsky nous dépeint le processus qui nous conduit très rapidement à constater la mise en place d'une dictature européenne sans que les citoyens puissent intervenir pour stopper ce processus. « Je sais que de quelle manière le Goulag apparaît » dit-il sous forme de prophétie. « C'est comme si nous vivions dans une période de démantèlement rapide, systématique et très cohérent de la démocratie... La situation d'aujourd'hui est vraiment sinistre. Les principaux partis politiques se sont faits complètement avoir par le nouveau projet de l'UE. Aucun d'entre eux ne s'y oppose vraiment. Ils sont devenus très corrompus. Qui va défendre nos libertés ? C'est comme si nous allions vers une sorte d'effondrement, une sorte de crise. Le résultat le plus probable

est qu'il y aura un effondrement économique en Europe... »

Il est vrai que les directives données par les instances européennes paraissent totalement abusives à n'importe qui doté d'un minimum de bon sens. Elles aboutissent à la disparition non seulement des structures et des valeurs traditionnelles mais aussi à celles des forces vives représentées par les petites entreprises indépendantes, pêcheurs, agriculteurs, artisans... Les eurocrates donnent le change en concoctant des réglementations sur la courbure des bananes ou le système d'allumage des briquets ; il ne faut pas penser que les fonctionnaires européens sont des fumistes. A vrai dire, ils travaillent, et même beaucoup, et même vite, mais - peut-être sans le savoir - dans le sens contraire aux intérêts européens afin que l'Europe disparaisse purement et simplement, et les Européens avec, au profit d'une superstructure mondiale, uniformisée, égalitarisée, unicolorisée, peuplée de zombies, dirigée par les États-Unis. Encore une utopie qui, comme toutes les autres, disparaîtra dans un bain de sang.

Boukovsky fait ensuite remarquer que « l'introduction de l'euro était une idée particulièrement folle ». Il n'y avait effectivement rien de plus simple que de conserver les monnaies nationales en instituant une monnaie d'échange commune appelée euro ou autre chose. Ce qui prouve bien que les dés étaient pipés et que les modalités du complot étaient déjà en place dès le départ. « Je n'ai aucun doute là-dessus » poursuit Boukovsky. « Il va y avoir un effondrement de l'Union européenne tout comme l'Union soviétique s'est effondrée. Mais n'oubliez pas que, quand ces choses s'effondrent, elles laissent entrer une telle dévastation qu'il faut une génération pour s'en remettre. Pensez seulement à ce qui se passera s'il arrive une crise économique. Les récriminations entre nations seront immenses. Ça pourrait mener à une explosion. Regardez l'immense nombre d'immigrants du tiers-monde vivant maintenant en Europe. Cela a été encouragé par l'Union européenne. Que se passera-t-il avec eux s'il y a un effondrement économique ? Nous aurons probablement, comme en Union soviétique à la fin, tellement d'affrontements ethniques que cela donne le vertige. »

Boukovsky apporte à son propos une conclusion somme toute optimiste en n'écartant pas un sursaut de la population : « C'est pourquoi, et je suis très franc là-dessus, plus tôt nous en finirons avec l'UE, mieux cela vaudra. Plus tôt elle s'effondrera, moins il y aura de dégâts pour nous et pour les autres pays. Mais nous devons faire vite parce que les eurocrates agissent très rapidement. Il sera difficile de les vaincre. » ■

LU

Lectures Françaises

**Une priorité :
La réforme
de
l'éducation**

Le numéro de printemps de cette revue amie avec laquelle nous partageons la même vue-du-monde jusqu'à dans les moindres subtilités de ses analyses, consacre son dossier à un thème d'actualité : « *Traîtres et renégats, les assassins de notre identité* ». Assassins d'autant plus impardonnables que ceux-là ne peuvent pas dire : « Je ne savais pas ». La lecture de ce « Terre & Peuple » est passionnante de bout en bout, tel l'article signé Pierre Vial : « *mondialisation, mondialisme et patries charnelles* » résolument attaché à pointer les dangereuses dérives qu'avaient prédites avec la plus grande lucidité Orwell ou Huxley dans leurs célèbres ouvrages, « 1984 » ou « Le meilleur des mondes » qui apparaissent comme des romans de science-fiction destinés à nous faire peur. La réalité a tellement rejoint la fiction que les propagateurs de cette idéologie mondialiste – c'est-à-dire la quasi-totalité des représentants des divers pouvoirs : médiatiques, politiques, associatifs, publicitaires, syndicaux... – évitent soigneusement d'évoquer la moindre phrase de l'un ou l'autre ouvrage de ces visionnaires. Un Raspail viendra, un peu plus tard, et avec la même lucidité, nous décrire avec le plus grand réalisme notre futur proche qui, à vrai dire, est déjà notre présent, dans le « Camp des Saints ». Signalons aussi un édifiant article sur le génocide vendéen signé Marie Morin où les exactions commises par les soudards de la Révolution française sont ici clairement énoncées et dénoncées : massacres, viols, tortures diverses ; des vendéens furent écorchés vifs, d'autres empalés, d'autres encore suspendus à des crochets de boucher ; on y apprend que ce sont les « Républicains » qui ont inventé les « fours crématoires », fours à pain dans lesquels ils précipitaient vivantes les vendéennes... Un député des Alpes Maritimes, Lionnel Luca, a demandé la reconnaissance du génocide. Son rapport à l'appui recule encore les limites de l'horreur : « Création aux Ponts de Cé d'atelier de tannage de peaux humaines - peaux dont se vêtissent les officiers républicains... ». Ah, les plaisants gens que la « République » a fêtés avec tant de faste il n'y a guère...

La couverture du numéro de « Lectures françaises » où Hyperborée est citée. « Lectures françaises » publie souvent de bonnes analyses de la situation actuelle, sur notre « fin de cycles ». Mais l'analyse des causes qui nous ont amenés à cette situation diverge avec la nôtre. « Bien que ne partageant pas du tout les prises de position païennes et antichrétiennes d'Hyperborée, nous avons mentionné son existence à titre d'information et de documentation pour nos lecteurs qui s'intéressent à cette question. »

Ce que nous faisons aussi pour rendre la pareille en apportant cependant une précision sans vouloir soulever une polémique : nous sommes anti-rien du tout ; nous essayons de nous occuper de nos propres dignités qui sont ceux de notre antique peuple gaulois.

Augustin "l'Africain"

Lu dans la très catholique revue « Lectures françaises » n°600 cette édifiante prise de position pour la « discrimination positive » sous la signature de Jean Saint-Paul sans que l'auteur ne voit aucune contradiction avec son rejet du « mauvais » évêque, ni aucune invraisemblance dans son assimilation de ce peuple scandinave, les Goths, avec les tueurs du FLN qui, comme chacun sait, étaient tous de grands blonds aux yeux bleus.

« Divalp' aurait mieux fait de lire Saint Augustin et son livre « La Cité de Dieu ». Le grand évêque africain écrit au lendemain du saccage de Rome par les bandes de barbares goths menés par Alaric, bandes comparables à celles du FLN. Saint Augustin apprend que les païens disent que les dieux, les Jupiter, Mars, Vénus, etc. ont abandonné Rome à cause de la conversion de trop de Romains au christianisme. Saint Augustin écrit « La Cité de Dieu » pour faire justice de ce mauvais argument. Il explique qu'un chrétien doit se battre et combattre... »

Le plus amusant dans ce redoutable fatras idéologique (où l'auteur confond origine ethnique et religion, et bien d'autres choses) est que « l'Africain » (saint) Augustin était d'origine numide, né de père païen, décurion du municipe de Tagaste, l'actuel Souk-Arhas. La Numidie était une province romaine. En quelque sorte, Augustin fut l'un des premiers pieds-noirs, Européen d'Algérie. Fut-il été numide, le peuple qui occupait alors l'Algérie, et qui a donné naissance au nom de la province romaine, il ne serait pas pour autant « Africain » comme il aimait se nommer lui-même (un Africain pied-rouge plutôt que noir ?) mais vraisemblablement toujours d'origine indo-européenne, les Numides étant berbères ou, autrement dit, Kabyles¹, les Arahes sémites n'ayant occupé l'Algérie épisodiquement que bien longtemps après et n'ayant de ce fait, d'ailleurs, aucune légitimité sur ce territoire.

Toujours à propos de Saint Augustin, on apprend, par « La grande Encyclopédie », sous la signature d'Émile-Henry Auguste, que cet excellent homme n'était pas seulement le « docteur de la grâce », comme on l'a appelé mais aussi « le docteur de la persécution ». Dans sa lutte ou plutôt sa guerre avec les donatistes, non seulement il provoqua et dirigea contre eux l'emploi de la violence, mais il professa la doctrine et, en quelque sorte, défini le dogme de la contrainte et des supplices en matière religieuse ».

Terre & peuple

Le n° 31 de l'équinoxe de printemps, 6 euros, BP 46, 69380, Lozanne

Abonnements : contact@terreetpeuple.com

site web : www.terreetpeuple.com



Le numéro de printemps de cette revue amie avec laquelle nous partageons la même vue-du-monde jusqu'à dans les moindres subtilités de ses analyses, consacre son dossier à un thème d'actualité : « *Traîtres et renégats, les assassins de notre identité* ». Assassins d'autant plus impardonnables que ceux-là ne peuvent pas dire : « Je ne savais pas ». La lecture de ce « Terre & Peuple » est passionnante de bout en bout, tel l'article signé Pierre Vial : « *mondialisation, mondialisme et patries charnelles* » résolument attaché à pointer les dangereuses dérives qu'avaient prédites avec la plus grande lucidité Orwell ou Huxley dans leurs célèbres ouvrages, « 1984 » ou « Le meilleur des mondes » qui apparaissent comme des romans de science-fiction destinés à nous faire peur. La réalité a tellement rejoint la fiction que les propagateurs de cette idéologie mondialiste – c'est-à-dire la quasi-totalité des représentants des divers pouvoirs : médiatiques, politiques, associatifs, publicitaires, syndicaux... – évitent soigneusement d'évoquer la moindre phrase de l'un ou l'autre ouvrage de ces visionnaires. Un Raspail viendra, un peu plus tard, et avec la même lucidité, nous décrire avec le plus grand réalisme notre futur proche qui, à vrai dire, est déjà notre présent, dans le « Camp des Saints ». Signalons aussi un édifiant article sur le génocide vendéen signé Marie Morin où les exactions commises par les soudards de la Révolution française sont ici clairement énoncées et dénoncées : massacres, viols, tortures diverses ; des vendéens furent écorchés vifs, d'autres empalés, d'autres encore suspendus à des crochets de boucher ; on y apprend que ce sont les « Républicains » qui ont inventé les « fours crématoires », fours à pain dans lesquels ils précipitaient vivantes les vendéennes... Un député des Alpes Maritimes, Lionnel Luca, a demandé la reconnaissance du génocide. Son rapport à l'appui recule encore les limites de l'horreur : « Création aux Ponts de Cé d'atelier de tannage de peaux humaines - peaux dont se vêtissent les officiers républicains... ». Ah, les plaisants gens que la « République » a fêtés avec tant de faste il n'y a guère...

Kadath



Chronique des civilisations disparues, spécial « Origines de la Chine », n°102, 9 euros, BP 31, Etterbeek 4, 1040, Bruxelles.

Voilà une autre revue amie dont la longévité est stupéfiante. Le premier numéro est paru en mars-avril 1973. Jacques Gossart a réalisé, avec ce numéro 102, une étude très pointue et en même temps captivante qui nous entraîne dans la Chine très ancienne où l'on verra que ce passé fabuleux n'est pas sans analogie avec le nôtre.

ID magazine

Hiver 2006, n°8, 4 euros, BP 96, 1400 Nivelles 1, Belgique, abonnement 16 euros, 4 numéros, id@novopress.info



C'est la revue qui rassemble sur le papier les relations des nombreuses activités des infatigables identitaires menés par Fabrice Robert. Ils ont réussi à conquérir le monde grâce à une intelligente utilisation d'internet, seul espace, excepté nos revues, où les identitaires peuvent s'exprimer. Le site novopress.info qu'on consulte tous les matins à son réveil comme autrefois on lisait son journal, permet à chacun de se sentir moins seul. Novopress.info est présent dans une douzaine de pays, pour la plupart francophones. Signalons encore que le Bloc identitaire est à l'origine de cette généreuse initiative qui consiste à distribuer des soupes au cochon à nos déshérités par l'intermédiaire de ses antennes régionales solidement implantées comme en pays niçois (Nissa rebela) où a été créée une maison de quartier, la Maloun, mais aussi en Alsace, Flandres ou Ile-de-France. Le cochon et les terroirs. Quoi de plus complémentaire ? Dans ce numéro d'hiver d'ID magazine, une foule d'informations en provenance de nos patries charnelles européennes, un article sur l'habitat écologique, une belle recension du dernier livre de Jean Raspail, un article sur l'Hyperborée, et encore bien d'autres lectures intéressantes.

À la recherche des Dieux

Bruno Favrit, éditions Dualpha, BP 58, 77522, Coulommiers cedex, www.dualpha.com

Il y a des livres qu'on lit d'une manière linéaire : les romans policiers, par exemple ; on les oublie le lendemain. Il y a des livres qu'on ouvre au hasard ; une phrase vous éblouit ; le lendemain, vous ouvrez une autre page, et la magie recommence ; un vrai livre, un livre bien païen, c'est un livre qu'on ouvre tous les jours, ou toutes les nuits, à n'importe quelle page, et qui ne vous lasse jamais. Ce qui s'appelle un livre de chevet qui nous renforce dans notre désir d'être en vie, rien que pour la beauté.

Ce type de livre évoque souvent le symbole qui règle le déroulement cyclique de la pensée antique. Gilles Deleuze, dans sa préface au beau livre de D.H. Lawrence, *Apocalypse*, opposait le symbole à l'allégorie ; le premier « n'a ni début ni fin, il ne nous mène nulle part, il n'arrive nulle part, il n'a surtout pas de point final... Le symbole est un maelström, il nous fait tourner jusqu'à produire cet état intense d'où la solution, la décision surgit... Car le symbole est la pensée des flux, contrairement au processus intellectuel et linéaire de la pensée allégorique ». *Apocalypse*, le chef-d'œuvre de Lawrence dont nous donnerons ensuite une lecture, rien que pour sa beauté, et pour qu'on sache qu'elle existe.

Voilà le livre de Bruno Favrit. Il est comme celui de Lawrence, tout en spirales qui s'enroulent et se dévident, se répondent en concordance. Il est indispensable car Bruno Favrit puise à chaque

page à la source de la sagesse antique et nous ramène à notre vie de tous les jours, à celle de notre fin de cycle ; la comparaison est édifiante ; nos dieux sont toujours là mais ils ne sont plus accessibles qu'à quelques-uns. Quel intérêt auraient-ils à se confronter à la masse des hommes modernes ? Quel message autre que celui du marteau auraient-ils à apporter ?

Page solaire

Nous inaugurons ici une rubrique dans la rubrique, simplement pour partager ; envoyez-nous, vous aussi, vos pages préférées, celles qui sont moins connues que d'autres, que nous puissions les offrir à tous comme celle-ci, puisée dans « *Apocalypse* »¹ de D.H. Lawrence, l'auteur du plus connu « *L'Amant de Lady Chatterley* ».



« Pour l'homme, comme pour la fleur, la bête et l'oiseau, le triomphe suprême, c'est d'être le plus parfaitement, le plus vivement vivant. Quoi que puissent savoir les morts et les non-nés, ils ne peuvent rien connaître de la beauté, du prodige d'être en vie dans la chair. Que les morts apprennent l'après, mais qu'ils nous laissent la splendeur de l'instant présent, de la vie dans la chair qui est à nous, à nous seuls et seulement pour une fois. Nous devrions danser de bonheur d'être vivants et dans la chair, d'être une parcelle du cosmos vivant incarné. Je suis une parcelle du soleil comme mon œil est une parcelle de moi-même. Mon pied sait très bien que je suis une parcelle de la terre, et mon sang est une parcelle de la mer. Mon âme sait que je suis une parcelle de la race humaine, mon âme est une partie organique de l'âme de l'humanité, tout comme mon esprit, une parcelle de ma nation. Dans mon moi le plus privé, je fais partie de ma famille. Rien en moi n'est solitaire ni absolu, sauf ma pensée, et nous découvrirons que la pensée n'a pas d'existence propre, qu'elle n'est que le miroitement du soleil à la surface des eaux. Ce que nous voulons, c'est détruire nos fausses connexions inorganiques, en particulier celles qui ont trait à l'argent, et rétablir les connexions organiques vivantes avec le cosmos, le soleil et la terre, avec l'humanité, la nation et la famille. Commencer avec le soleil, et le reste viendra lentement, très lentement. »

NOTES

¹ SA DPF, BP 1, 86190, Chiré-en-Montreuil

² Ce lamentable évêque qui avait pris position pour le FLN contre les Européens pendant la guerre d'Algérie.

³ Voir l'article, dans ce même numéro, « Les peuples de l'Atlantide »

⁴ D.H. Lawrence, *Apocalypse*, préface de Fanny et Gilles Deleuze, éditions Balland, 1978.

Dolceacqua village ligure

par Pierre-Emile Blairon



Passée la frontière italienne, après Menton, à hauteur de Vintimille, vous remontez vers le nord en suivant la vallée de la Nervia. Vous arrivez alors à Dolceacqua, solide village arrimé depuis le XI^e siècle à la montagne Rebuffao. Dolceacqua n'est pas l'un de ces beaux villages provençaux finement et richement restaurés que le soleil inonde¹. Dolceacqua baigne dans son jus qui semble l'avoir protégé des folies du temps ; son joyau, un pont de 33 mètres constitué d'une arche à la courbe splendide et impressionnante relie l'ancien village (du XII^e), la Terra, au nouveau, le Borgo, le bourg, du XV^e quand même. Rien n'a changé : les automobiles paraissent ici anachroniques. Les ruines du château, construit en 1151, projettent leur ombre sur des ruelles tortueuses qui montent vers elles. Du linge pend aux fenêtres ; on sent bien que toutes ces maisons, accrochées l'une à l'autre pour ne pas tomber, sont habitées par les descendants de l'ancien peuple ligure, peuple farouche qui courait d'une cime à l'autre, épiant l'étranger qui cheminait dans la vallée, peuple qui a encore le goût et l'odeur de la terre, à l'image de son vin « rossese ». De temps à autre, une ombre traverse la rue, d'un porche à l'autre. Tout est silencieux. Et puis, soudain, des notes de guitare montent d'un recoin, et des voix anciennes s'élèvent en une plainte rythmée, chant sacré dont notre oreille n'a plus le sens ; là, au fond d'une sombre boutique dont une vieille plaque de métal orne l'entrée, vantant les mérites de l'huile d'olive locale, là, on distingue, osant regarder par la vitre, des ombres ratatinées, les anciens du village, qui lancent de leurs voix antiques les chants de leurs pères autour d'une main qui s'agite sur les cordes d'une guitare. Et nous nous sommes arrêtés là, devant cette porte que nous n'avons pas osé franchir pour ne pas rompre la magie de cet instant, bouleversés de savoir que le passé le plus lointain peut encore lancer ses appels à notre monde moderne qui n'entend rien, hypnotisé devant ses télévisions. ■

FOOTNOTES

¹ Dolceacqua fait partie d'un programme de préservation du patrimoine du sud européen, Terraneo : 17 villages sont concernés (sur des dizaines de milliers) en France (Gordes, les Baux de Provence, Ménerbes), en Espagne, en Italie, au Portugal.



Les peuples de l'Atlantide

par Pierre-Emile Blairon



Disons-le tout de suite : l'Atlantide, Thulé et Hyperborée sont, dans l'imaginaire collectif, trois îles qui ne peuvent pas être distinguées tout au moins sur le plan concret ; il n'en va pas de même sur le plan du mythe car on s'aperçoit que chacune d'elle occupe une fonction précise comme si elle lui avait été assignée de tous temps.

L'Atlantide occupe plutôt une fonction de berceau géographique d'un peuple primordial qu'on représente avec son organisation tripartite, son Âge d'Or avec l'opulence de sa capitale Atlantis, ses décléments qui vont amener cette brillante civilisation à sa fin qui va se combiner avec une catastrophe naturelle, interprétée comme une punition des dieux, le Déluge. Cette vision tient au fait que Platon nous a décrit ce continent légendaire et que le récit même de Platon est devenu un mythe fondateur. L'Atlantide est encore représentée par ces fonds sous forme de long serpent entre les Amériques et le continent européen, à partir de l'Islande et qui descend ensuite, longeant l'Afrique, vers le pôle sud ; seuls émergent quelques groupes d'îles comme les Açores ou les Canaries, où vivent d'antiques peuples.

Thulé représente plutôt une île incertaine peuplée de personnages légendaires, un pays fabuleux plongé dans les brumes, où vivent encore aujourd'hui les rois du monde : Thulé est notre île secrète, notre île aux trésors sur les rivages de laquelle tout Européen bien né aimerait accoster. C'est le rêve, la poésie, l'imaginaire, en somme, la vie.

Hyperborée a une fonction plus précise : c'est la survivance de notre ancien monde, la gardienne de nos valeurs éternelles, la permanence, l'intangibilité, l'immuabilité, la référence, le moyen autour duquel tourne l'axe du temps. Nous ne nous attarderons pas plus sur cette dernière qui occupe suffisamment nos colonnes sans que nous ayons à en rajouter.

Toutes ces considérations sont évidemment des hypothèses, en l'absence de données vérifiables concrètement ; chacun peut y réfléchir, en sachant que nous sommes dans le domaine du symbole, qui n'a pas moins de légitimité que des valeurs d'ordre matériel.

L'Atlantide pourrait cependant trouver des raisons supplémentaires de n'être pas seulement le rêve éveillé des Européens mais le cadre de vie dans lequel s'est développé le peuple originel. Jacques Gossart et l'équipe de Kadath avaient publié en 1986 un livre dans la collection noir et or de Robert Laffont,

« Les équilibres de l'univers ». Ce livre s'appelle « Les Atlantes hier et aujourd'hui ». Jacques Gossart y a mené une étude fort intéressante sur des peuples-vestiges qui semblent n'avoir aucun lien entre eux si ce n'est leur origine commune : ce sont des Cro-Magnon. Cro-Magnon est le nom d'un lieu-dit du Périgord où l'on a découvert, en 1868, des ossements d'homme sapiens de l'âge du renne, dolichocéphales et de haute stature, « qui représentent le prototype des races blanches et auraient habité surtout en Europe occidentale et sur le pourtour de la Méditerranée occidentale. On considère que les anciens Ganches des Canaries appartenaient à cette race. On rencontre encore sporadiquement en différents points d'Europe, des flots de populations qui semblent se rattacher au type de Cro-Magnon. » (Grand Larousse)

Jacques Gossart analyse dans le détail trois populations qui semblent disposer de caractéristiques communes : les Basques, les Berbères et les Ganches (ou Ganches). A vrai dire, « ces populations particulières », dit-il « que Paul Arnold regroupe sous le nom d'Enlaccoides, nous les retrouvons un peu partout présentes en Europe, quoique d'une manière toujours très localisée. Ces régions sont l'extrême-Bretagne, le nord de l'Écosse, l'Irlande, l'Islande, la Ligurie, la haute vallée du Pô, la Calabre, la Corse, la Sardaigne. ». Jacques Gossart va s'intéresser au type physique de ces populations mais aussi à leur langue, tout à fait particulière dans certaines variantes, chez les Basques et les Ganches notamment. Enfin, quand on regarde la carte d'implantation de ces peuples, on aboutit à deux conclusions : d'une part, les îliens, sont en quelque sorte juchés sur d'anciens sommets entourés de fossés très profonds, jusqu'à 3300 mètres à l'entour de Ténérife, d'autre part, si nous y incluons le continent, et il s'agit là d'une constatation personnelle, on s'aperçoit que toutes ces régions ont vu s'ériger à une lointaine époque - dont on a du mal à déterminer la datation exacte, et qui peut être fluctuante, à partir de -2500 pour les plus récents - des mégalithes. Alors, les constructeurs des mégalithes étaient-ils des Atlantes ou des descendants d'Atlantes ? C'est une hypothèse que nombre d'auteurs ont émise. Il convient de se reporter au n°2 d'Hyperborée, « La fin tragique des Hyperboréens ».

Alain Cagnat nous donne une idée de ce qu'est devenu l'un de ces peuples-vestiges, les Basques, dans l'article qu'il y consacre dans ce numéro d'Hyperborée. ■

Les Basques de la préhistoire à l'E.T.A.

par Alain Cagnat

Quel peuple d'Europe suscite autant d'interrogations que le peuple basque, sans que des réponses définitives et satisfaisantes soient apportées ? Installé de part et d'autre des Pyrénées, au pied de montagnes qui de tous temps l'ont protégé efficacement des invasions, il a su préserver une unité ethnique indéniable, ainsi qu'une originalité, pour ne pas dire une anomalie linguistique, absolument isolée au milieu de langues indo-européennes qui se sont révélées incapables de l'assimiler. Le Basque montre des traits de caractère tout à fait particuliers, notamment le sentiment d'une grande noblesse, celle d'appartenir à une communauté supérieure, la communauté de « ceux qui parlent basque », et qui justifie le possible recours à une extrême violence à l'encontre de tout ce qui pourrait constituer une menace. Depuis les origines, l'histoire des Basques n'a fait que renforcer cette certitude d'un destin commun et unique. Aujourd'hui, ils occupent une place à part au sein de l'Europe, ainsi que l'atteste la violence extrême et inhabituelle, employée par l'E.T.A. pour que vive l'Euzkadi.

Localisation du Pays et de la langue basques

Si les Pyrénées ont toujours joué un rôle protecteur vis-à-vis des Basques, elles ont cependant créé une césure entre Basques du Nord et Basques du Sud, provoquant une hétérogénéité de destin. De nos jours, le Pays basque français se limite à la moitié occidentale du département des Pyrénées-Atlantiques, de Bayonne à Oloron-Sainte-Marie, soit à peu près 80.000 personnes. Le Pays basque espagnol est composé d'une population cinq fois plus nombreuse et comprend non seulement la région Pais Vasco/Euzkadi, composée de trois provinces, la Biscaye (Bilbao, Durango, Guernica), le Guipúzcoa (San Sebastian, Irún) et l'Alava (Vitoria), mais aussi une grande partie de la Navarre (Pamplona-Iruñea).

Paradoxalement, c'est en France qu'on parle le plus le basque, dans les vallées de montagne ; mais la langue a déserté les grandes villes et

la côte. En Espagne, on estime que 15 à 25% de la population basque est bilingue. Mais ici aussi, l'idiome ne résonne plus dans les grandes villes que sont Bilbao, Pamplona-Iruñea, San Sebastian. Dans chacun des deux pays, on distingue trois variétés dialectales : le labourdin, le bas navarrais et le soulétois en France, le biscayen, le guipúzcoais et le haut-navarrais en Espagne. Cependant, « l'Euzkaltzaindia », Académie de la langue basque créée en 1919, se donne pour but d'uniformiser celle-ci : c'est « l'euzkara batua ». Et en 1975, le basque est devenu une des langues officielles de l'Espagne.

Les premiers âges du peuple basque

Dès la préhistoire, on note de nombreuses traces de peuplement. L'étude des restes humains, et principalement des crânes, rattache ceux-ci au « type pyrénéen occidental », groupe auquel appartiennent les Basques contemporains. Ainsi, du paléolithique au néolithique, on a la preuve d'un enracinement profond et très ancien de cette population.

A l'âge du bronze apparaissent dolmens et tombes à couloir, révélant l'arrivée de peuples venus de l'Est. Dès ce moment, le type pyrénéen occidental reçoit des apports d'autres groupes,



méditerranéen, et même brachycéphale alpin et arménoïde.

À l'âge du fer, les premiers Indo-Européens parviennent en Aquitaine et dans la péninsule ibérique, apportant avec eux des technologies apparemment ignorées des autochtones : métallurgie du fer, traction animale, élevage bovin et équin.

L'archéologie et la linguistique, notamment la toponymie, permettent de mieux cerner les territoires occupés par les Basques. L'aide des auteurs grecs puis romains s'avère plus difficile à utiliser, du fait des contradictions qu'on relève entre les uns et les autres. On peut cependant établir une cartographie des Basques transpyrénéens : les Caristii occupent la Biscaye, les Varduli le Guipúzcoa et les Vascones la Navarre, l'Alava étant partagée entre les trois foyers humains. Les Vascones (d'où seront issues les terminologies de Basque et de Gascon), les plus nombreux, se divisent eux-mêmes en Baschi (les Basques de la montagne) et en Navarri (les Basques de la plaine, vers Pampelune). Près d'eux, on trouve les Berones et les Autrigones, sans doute des Celtes.

Côté cispyrénéen, César situe l'habitat des Aquitains dans un triangle Atlantique-Garonne-Pyrénées, la Vasconia ou Gascogne.

Les origines de la langue basque, l'euskara

Tout près des Basques, mais sans se mêler à eux, vivent les Ibères, dont l'arrivée doit se situer vers 6.000 ans avant notre ère et dont la langue, sans doute cousine du basque, se révèle indéchiffrable faute de matériel à étudier. Ce qui les différencie, c'est que les Celtes se mêlent aux Ibères, provoquant la naissance d'un nouveau peuple, les Celtibères à la langue indo-européenne avérée. L'ibère disparaît d'ailleurs dès le 1er siècle après Jésus-Christ. Le basque, quant à lui, reste pratiquement hermétique aux pénétrations allogènes et survit jusqu'à nos jours.

Les origines des langues basque et ibère n'ont cessé de provoquer questions et débats. Il faut dire que la matière est récente : les premiers écrits relevés datent du 10^{ème} siècle et le premier livre rédigé en basque de 1545 seulement. Plusieurs théories se sont succédé : parenté avec les langues chamito-sémitiques comme le berbère (à comparer « ibère » et « berbère ») ou les langues finno-ougriennes. D'autres rapprochements avec des langues

amérindiennes ou même le japonais laissent plutôt perplexe... Aujourd'hui, grâce à l'œuvre de Georges Dumézil, la thèse de l'origine caucasienne de ces langues paraît communément admise. Mais plus que d'apporter des réponses, ces découvertes ne font qu'ouvrir un peu plus le champ des questions : existence d'une unité basco-caucasienne qui aurait été brisée avec les invasions indo-européennes, parcours erratique des peuples migrants,...

Cette thèse linguistique de l'origine caucasienne est corroborée par l'archéologie, mais plus encore par l'hématologie. Dès la première moitié du 20^{ème} siècle, on a constaté que la population basque présentait une photographie sanguine exceptionnelle : fréquence très élevée de groupe O, faible de groupe A et nulle de groupe B. Plus encore, la proportion de rhésus négatif y est la plus élevée du monde. Ces caractères, très marqués dans le Pays basque proprement dit, existent mais de manière plus atténuée dans la population de souche du Bassin aquitain. On ne retrouve ces caractéristiques sanguines que dans des régions aux peuples profondément enracinés et aux langues archaïques : Irlande, Ecosse, Sardaigne, mais aussi pays berbère et Caucase. Étonnant !

De Rome à la Révolution française

Rome conquiert progressivement la péninsule ibérique. Caton parvient à Jaca en -194 ; les Celtibères sont écrasés à Numance en -133. Huesca est la dernière cité à résister à Pompée. Au nord, Crassus soumet l'Aquitaine en -56, tandis que César devient le maître de toute « l'Hispania citerior ». Mais toute cette période est ponctuée de furieuses révoltes de la part des Basques et des Aquitains. Il faut attendre Agrippa pour qu'une paix s'installe durablement.

La majeure partie des Aquitains se laisse romaniser (jusqu'au 8^{ème} siècle), mais les plus récalcitrants se réfugient au sud-ouest (Pays basque français d'aujourd'hui) où ils forment la Novempopulanie (« pays des neuf peuples », en réalité beaucoup plus) et conservent farouchement leurs particularismes. Celle-ci deviendra la Vasconie, puis la Gascogne.

Bientôt les « barbares » envahissent l'Empire romain. Les Wisigoths font de Toulouse leur capitale (418). Les Francs de Clovis les en chassent en 507, ce qui entraîne leur exode massif au sud des Pyrénées. Voici les Basques encerclés par les Francs au nord et les Wisigoths au sud, contre lesquels ils se soulèvent inlassablement.

En 711, le royaume wisigoth s'effondre devant la poussée des Arabes. Après la victoire ô combien symbolique du roi nordique Pélage sur les envahisseurs musulmans (Covadonga, 722), ce sont les rois des Asturies qui lèvent l'étendard de la « Reconquista ». Les Basques constituent un noyau de résistance autonome à Pamplona, le royaume de Navarre.

La bataille de Roncevaux, vérité au Sud, légende au Nord

En 778, le roi Charles, futur Charlemagne franchit les Pyrénées afin de secourir les chrétiens d'Espagne opprimés par les musulmans. Il prend Pamplona, tenue par des Navarrais plus ou moins acoquinés avec les Arabes, et démantèle ses murailles, mais



renonce à assiéger Saragosse trop bien défendue par les islamiques. Sur le chemin du retour, son arrière-garde est décimée lors du franchissement du col de Roncevaux. La Chanson de Roland, première chanson de geste française, a immortalisé l'événement en nommant les agresseurs : les Sarrasins.

La vérité est bien différente : ce sont des Vascons (des Basques) qui ont porté l'attaque contre les Francs, coupables d'avoir investi leur territoire. Ainsi, de l'autre côté des Pyrénées, c'est cette dernière version qui est chantée dans le « Poème de Bernardo del Carpio » (fin du 12^{ème} siècle) et qui célèbre le combat épique des Basques, des Asturiens et des Navarrais contre l'envahisseur franc : « Il n'y a plus d'étrangers au Pays basque, et le cri des montagnards, « l'irrintzi », s'élève jusqu'au ciel ! » (Arturo Campión).

La victoire de la coalition de tous les royaumes du Nord-Ouest de l'Espagne, en 937, à Simancas, en chasse définitivement les Arabes.

Les siècles de la souveraineté perdue

Peu à peu, le royaume de Navarre, sous la dynastie des Sanche, fédère toutes les terres basques de part et d'autre de la chaîne de montagnes. Mais les querelles de succession l'affaiblissent. Le trône revient provisoirement aux Aragon, mais c'est Alphonse VII, roi de Castille (1126), qui réussit à imposer son protectorat à la Navarre et à l'Aragon. A sa mort, les disputes reprennent et la confusion s'installe jusqu'en 1284, où Jeanne I^{ère}, par son mariage avec Philippe le Bel, met la Navarre sous la protection des « rois de France et de Navarre ». Dès 1327, les Navarrais reprennent leur indépendance. Les querelles recommencent et il faut attendre le règne de Charles Quint pour qu'une solution définitive soit trouvée : la basse Navarre revient au royaume de France, tandis que la haute Navarre est rattachée au royaume de Castille.

Au nord, les Anglais se sont emparés de l'Aquitaine par le mariage d'Aliénor d'Aquitaine et d'Henri II Plantagenêt (1155). Leur occupation ne cesse qu'après la capitulation de Bayonne (1451). Puis les provinces cispyrénéennes sont atteintes par les guerres de religion (jusqu'en 1572).

Si les « fueros » (ou lois traditionnelles et privilèges collectifs accordés aux communautés) sont abolis dans le royaume d'Aragon (1714), ils sont maintenus en Navarre et au Pays basque. Ainsi à la veille de la Révolution française, malgré toutes les vicissitudes passées, ces dernières provinces montrent une étonnante homogénéité de part et d'autre des Pyrénées : respect des traditions et des libertés personnelles, assemblées populaires et locales, dans le cadre de ces fueros, qui sont autant de garanties individuelles et collectives contre les abus des princes ou des différents groupes sociaux, et auxquels les Basques sont viscéralement attachés.



La Révolution française et ses conséquences

Le jacobinisme républicain fait voler en éclats ce bon ordonnancement, mais de manière fort différente selon qu'on est en France ou en Espagne. Le pays fondateur de la Révolution annihile toute tentative de résister à son centralisme, d'abord par la terreur, puis par des mécanismes d'intégration administratifs, culturels, économiques et même symboliques. Le Pays basque français n'échappe pas à la règle. Dans l'euphorie de la « Nuit du 4 août », les députés basques votent naïvement l'abolition des privilèges, sans réaliser qu'ils mettent ainsi fin au régime si particulier des fueros. Des révoltes éclatent et sont violemment réprimées. Mais peu à peu, le Pays basque français se fait une raison et accepte même de ne pas constituer un département à lui seul !

L'Espagne du 19^{ème} tente de mettre en place les structures d'un état-nation, mais échoue, car elle est très pauvre et analphabète, et son appareil de gouvernement inexistant. En marge des querelles de succession au trône, le carlisme est l'occasion pour les Basques rebelles du Sud de se battre pour le maintien des fueros et l'octroi d'une indépendance relative à l'égard du centralisme madrilène. Les guerres carlistes se succèdent tout au long du 19^{ème} siècle. Le Pays basque en sort épuisé et les fueros des provinces basques sont suspendus en 1876 (ceux de la Navarre l'ont été dès 1841).

La fondation du nationalisme basque

La faillite de « l'état moribond » (selon lord Salisbury) fait naître chez les peuples à forte identité historique (Catalans, Galiciens, Basques) des idées d'indépendance ou au moins d'autonomie. En ce qui concerne ces derniers, c'est sans conteste possible Sabino Arana Goiri qui doit être considéré comme le père de la doctrine d'indépendance du Pays basque (1890). Dès l'origine, contrairement à la Catalogne qui cherche plutôt à acquérir une certaine forme d'autonomie, les nationalistes basques prônent

une politique de rupture totale avec l'Espagne, au besoin par la violence. Cette différence fondamentale tient sans doute au fait que la Catalogne fut toujours une terre de passage, de mélange et d'intégration, alors que le Pays basque sut de tout temps protéger sa terre et son peuple de toute pénétration étrangère.

Goiri et ses pairs fondent leur doctrine sur la mythification de la société traditionnelle basque :

- la « pureté de la race » héritée des temps immémoriaux : autrefois, en Biscaye, l'appartenance à la noblesse exigeait de prouver qu'on était « issu d'une caste irréprochable, que ni Juifs, ni Maures, ni hérétiques ou autres « gens de mauvaise race » n'avaient contaminée » ; en Guipúzcoa, un décret de 1766 obligeait les nouveaux venus à fournir la preuve de la pureté de leur race et de leur qualité de chrétien sous peine d'expulsion ;
- la ruralité, en réaction à l'industrialisation poussée de la fin du 19ème, celle-ci constituant de surcroît une menace mortelle pour la race basque, en raison de l'afflux massif d'immigrants allochènes (espagnols alors) ;
- la défense des fueros, ces lois historiques propres à la société basque : « Ils nous ont arraché les Vieilles Lois, qui étaient toute notre vie, mais nous avons conservé notre « euskaldun », d'où surgiront à nouveau les fueros, et d'où surgira le soleil de la justice en un printemps perpétuel » (Sabino Arana Goiri) ;
- la maison basque, centre de la vie sociale où les générations cohabitent sous l'autorité du chef de famille ;
- la fidélité à la religion chrétienne : « Tout pour la patrie et la patrie pour Dieu ! ».

Le Basque est ainsi appelé à vivre comme le faisaient ses ancêtres, société idéalisée s'il en est, mais aussi monde fermé à l'extérieur : « Arrotz herri, otso herri ! » (« pays étranger, pays de loups ! »). Afin de défendre ses valeurs, le Basque est autorisé à user de la violence, même extrême : celui qui ne le fait pas n'est qu'un paria. Les non-Basques sont des « maketos » (des métèques) ! Sont évidemment visés les Espagnols : « Gora Euzkadi y Muera Espa a ! » (« Vive Euzkadi et mort à l'Espagne ! »). Le héros basque est le « gudari », le guerrier.

La doctrine évolue progressivement, notamment dans son critère racial : comment, à la fin du 19ème, définir la pureté de la race

basque dans ce pays aux contours incertains ? Sur le patronyme ? certainement pas, nombre de Basques, dont certains des plus farouches nationalistes, sont parés de noms à consonance espagnole ou française. « L'euskara », la langue, très difficile à assimiler pour un non-Basque, devient alors le drapeau de la nation sont Basques ceux qui parlent basque, les autres sont des étrangers, forcément inférieurs et méprisables.

En 1895, Goiri fonde le PNV (« Partido Nacionalista Vasco »), démocrate-chrétien et modéré. Une partie des nationalistes penchent en effet pour l'autonomie mais acceptent de participer à la vie politique. Le PNV est toujours vivant et administre depuis 1979 la province autonome, souvent dans le cadre de coalitions de gouvernement.

En 1916, l'insurrection des Irlandais - l'IRA a toujours servi de modèle aux Basques - renforce le courant des partisans de l'indépendance par la force. En 1930, les durs du mouvement « Jagi-Jagi » prennent le pouvoir au sein du PNV. Les premières arrestations interviennent dès 1933, et donnent à la cause basque ses premiers martyrs : ses militants appliquent avant la lettre le principe révolutionnaire « action-répression-solidarité ».

La guerre civile au Pays basque

Note : on emploiera le terme « franquistes » pour désigner les insurgés et le terme « nationalistes » pour désigner les Basques partisans d'une indépendance ou au moins d'une autonomie du Pays basque.

La « guerre d'Espagne » occupe une place très importante dans l'histoire du Pays basque, car celui-ci tente de forcer le destin et y joue une partition originale. Pour les nationalistes basques, cette guerre est une guerre entre Espagnols qui ne les concerne pas et doit seulement être l'occasion d'arracher l'indépendance.

Le coup d'état militaire du 18 juillet divise le Pays basque. L'Alava se rallie aux insurgés tandis que la Biscaye reste fidèle à la République.

Dans le Guipúzcoa, lui aussi plutôt légaliste, la situation est d'abord confuse : la garnison de San Sebastian, insurgée, s'en-

ferme dans ses casernes, attendant un renfort hypothétique des troupes rebelles ; celui-ci ne venant pas, elle est obligée de capituler. Des juntes se créent alors, d'obédiences diverses, communiste à Irun, socialiste à Eibar, nationaliste à Azpeitia (PNV), sans coordination et même se défiant les uns des autres. Les nationalistes constituent des bataillons basques, militairement structurés, les « gudari », souvent accompagnés de prêtres. La tentative de reconquête de Vitoria échoue du fait de la mésentente patente qui règne entre les forces de gauche, marxistes et athées, et les troupes nationalistes, anti-communistes et attachées au catholicisme. Et surtout, les Basques manquent d'enthousiasme dans la défense de la République ou de l'unité de l'Espagne : seule compte à leurs yeux l'indépendance de leur nation.

En face, en plus des troupes levées dans



L'Alava, le général Mola dispose de 18.000 requetes, les farouches paysans carlistes de la Navarre, qui portent le béret rouge et combattent au cri de « Christo Rey ! ». Ainsi, les Basques vont se battre contre les Basques. Mola peut compter aussi sur le corps expéditionnaire italien et les aviations allemande (la légion Condor) et italienne.

Après un vote des Cortes le 1er octobre, un gouvernement autonome basque est mis en place à Guernica, ville sacrée des Basques, sous la présidence de José Antonio de Aguirre. Le temps presse, car profitant des dissensions de ses adversaires, le général Mola vient de conquérir la totalité du Guipúzcoa : les communistes ont incendié la ville d'Irun, plutôt que de la livrer intacte aux franquistes, avant de se réfugier en France, d'où ils rejoindront la Catalogne pour reprendre les armes. Aguirre réorganise les territoires sous son contrôle, rétablit le fonctionnement de la justice en supprimant les tribunaux populaires, réhabilite les cultes religieux, interdit toute confiscation de biens ou nationalisation, et frappe même monnaie. Un embryon de nation basque voit donc le jour, même si elle est réduite à la seule Biscaye, assiégée de toutes parts.

Aguirre réussit à lever 45 bataillons (37.000 hommes), mais échoue dans la mobilisation de la puissante industrie biscayenne. Il refuse de placer ses hommes sous le commandement unifié du général communiste Llano de la Encomienda : tout au long de la campagne, les troupes basques conserveront une grande autonomie d'action. D'ailleurs la République les déçoit : l'anarchie et l'indiscipline qui y règnent, les exactions innombrables, les expropriations forcées, les rivalités entre factions... tout ceci leur est étranger. Leur slogan est : « Un gouvernement basque pour les Basques et par les Basques ! ».

Pourtant ils acceptent loyalement de combattre aux côtés des républicains et à la demande du gouvernement central, lancent une offensive sur Villareal avec 29.000 hommes : ils en perdent plus de mille et l'effet sur leur moral est désastreux. Le 31 mars 1937, Mola, avec deux colonnes, l'une issue de l'Alava et l'autre du Guipúzcoa, attaque la Biscaye, avec pour objectif la ville de Durango. Celle-ci est rasée le même jour par la légion Condor (237 morts). Devant la résistance acharnée des Basques à défendre leur terre, il lui faut près d'un mois pour couper la province en deux.

Guernica, un exemple de désinformation

Le 26 avril, jour de marché, des avions allemands et italiens bombardent la petite ville de Guernica. Aguirre parle de 1.654 morts, des journalistes anglo-saxons assurent que les bombardements ont fait plus de 2.000 victimes sur une population de 5.000 habitants, dans une ville qui ne présentait aucun intérêt stratégique : on accuse Franco d'avoir commandité l'action. Ces assertions s'avèrent n'être que de la propagande, bien compréhensible à l'époque, mais qui contribua à forger un mythe, toujours peu démenti de nos jours, y compris dans les guides touristiques.

Or Guernica était un nœud routier vital pour le Pays basque



et possédait trois usines d'armement. Quant au bilan exact des victimes, les historiens indépendants et sérieux parlent aujourd'hui de 120 à 300 morts. Si le bilan fut si lourd (71 % de la ville détruite), c'est qu'un vent violent accrut considérablement l'effet des bombes incendiaires sur les maisons de bois. Quant à la responsabilité de Franco, il semblerait qu'elle ne soit pas engagée, l'initiative ayant appartenu au général allemand von Richthofen, qui disposait d'une grande autonomie d'action.

La désinformation frappa les deux camps. Devant le retentissement d'un tel massacre à l'étranger, les franquistes prétendirent stupidement que c'étaient les Basques eux-mêmes qui avaient incendié la cité, comme les communistes l'avaient fait à Irun, ce qui est tout à fait faux.

La vérité est ainsi rétablie dans les ouvrages récents les plus crédibles : pour ne citer que certains d'entre eux, « La guerre d'Espagne et ses lendemains » de Bartolomé Bennassar ou « La guerre d'Espagne » d'Antony Beevor, qu'on ne saurait qualifier de pro-franquistes. Mais Guernica est devenue un mythe, en particulier pour les Basques eux-mêmes. Et l'on sait que les mythes sont souvent plus puissants que l'histoire sur la conscience collective.

Ajoutons à cela que Guernica recèle le Chêne sacré sous lequel les nobles basques venaient jurer fidélité aux fueros. L'arbre (le dernier date de 1850) ne fut pas touché par les bombardements, de même que le tronc de l'Arbre millénaire qu'il remplace.

On citera enfin le tableau de Picasso « Guernica » que celui-ci aurait peint à la suite du bombardement. On sait qu'il n'en fut rien, puisqu'il correspondait à une commande antérieure du gouvernement espagnol pour l'Exposition universelle de 1937. D'ailleurs il n'est qu'à le regarder pour se rendre compte que le thème du tableau est la corrida et en rien un bombardement.

La capitulation du Pays basque

Au cours du mois de mai, les troupes de Mola occupent progressivement les massifs intérieurs de la Biscaye. Les troupes italiennes avancent le long de la côte. Le 16 juin, Bilbao est encerclée, les forces basques se replient sur Santander, après avoir refusé d'incendier la ville comme l'exigeait Indelacio Prieto, le ministre de



la Défense du gouvernement Negrin. Quelques jours plus tard, c'est le Pays basque tout entier qui tombe entre les mains des soldats de Franco. Les pertes basques s'élèvent à 10.000 morts et 25.000 blessés. La répression franquiste se révèle beaucoup moins dure qu'ailleurs, car les Basques s'affirment catholiques et le *candillo* les juge récupérables.

Après la guerre civile

Le franquisme veut éradiquer tout séparatisme : les emblèmes basques sont interdits : le « *lauburu* » (la croix basque en forme de svastika arrondie), « *l'ikurri a* » (le drapeau), « *l'euskara* » (la langue), mais aussi les symboles traditionnels comme la « *makilla* » (le bâton), la « *txistu* » (la flûte traditionnelle) et la « *kaiku* » (la veste des montagnards). Pour les nationalistes, Franco montre le visage éternel de l'Espagne vis-à-vis des Basques, celui d'un tyran.

Les nationalistes, dont Aguirre, ont pensé pouvoir bénéficier du soutien des USA dans leur quête d'indépendance : Franco n'est-il pas un paria, l'un des derniers représentants du fascisme en Europe, avec Salazar au Portugal ? Mais la guerre froide change la donne. Aux yeux des Occidentaux, l'Espagne franquiste redevient fréquentable, les Américains y installent des bases, l'intègrent dans l'OTAN et la couvrent de dollars. C'est la « trahison américaine ». Pour les nationalistes basques, l'occasion est ratée et les « années cinquante » constituent une décennie déprimante. Parallèlement, l'industrialisation poussée des provinces basques et l'immigration qui l'accompagne, font prendre conscience aux Basques que leur culture et leur langue sont en péril.

Un nouveau venu, l'ETA

La guerre de libération apparaît comme le seul moyen d'aboutir à l'indépendance. C'est ainsi que naît l'ETA (« *Euskadi ta Askatasuna* » ou « Pays basque et liberté ») en 1959, qui se veut non pas un parti politique comme le PNV, mais un mouvement de lutte armée. Dès l'été 1961, elle commet son premier attentat, volontairement non meurtrier, ce qui l'éloigne du PNV, légaliste. La

répression est violente, disproportionnée. Alors peu à peu, cet affrontement de l'ETA avec le franquisme lui attire les sympathies de toute l'intelligentsia internationale, des marxistes aux chrétiens progressistes, en passant par les démocrates de tout poil.

Parmi les indépendantistes, trois tendances se font jour. Il y a d'abord les partisans d'une réunification des deux Pays basques, français et espagnol, au sein d'une seule nation basque intégrée dans une « Europe des peuples » de type fédéral. Ceci suppose une désagrégation des états-nations que sont l'Espagne et la France, et une approche tout à fait différente de la notion d'Europe. Qualifié d'utopiste, ce courant, pourtant le plus intéressant, reste minoritaire.

Les deux autres courants naissent après les grandes grèves des Asturies en 1962, où les Basques prennent subitement conscience de la puissance du mouvement ouvrier. En

1963, Federico Krutwig publie « *Vasconia* » qui devient très vite l'ouvrage de référence des nationalistes. La religion y est mise sous l'éteignoir, sans doute parce que le clergé se rend souvent complice du franquisme. La thèse de la race y est abandonnée et celle de la langue renforcée, comme critère d'appartenance à la nation. Surtout, l'auteur assimile le combat des Basques pour leur indépendance à celui des peuples colonisés.

Le premier des deux courants progressistes réunit les communistes pour qui la lutte pour l'indépendance est indissociable de la lutte des classes. Celui-ci se discrédite pour deux raisons : le matérialisme athée est inconciliable avec la forte tradition catholique du mouvement basque ; son rapprochement avec le Parti communiste espagnol finit de le discréditer (« l'espagnolisme » est une dérive insupportable pour les nationalistes).

Celui qui va l'emporter est le courant tiers-mondiste : comme l'écrit Krutwig, la lutte des Basques est à rapprocher de celle des peuples colonisés d'Afrique ou d'ailleurs, Algérie, Vietnam, car le Pays basque est dans un état de soumission à un état colonisateur, l'Espagne. Romantiques admirateurs des figures légendaires de Mao ou de Che Guevara, les tiers-mondistes s'accrochent assez bien à la fois des thèses marxistes-léninistes (revues et corrigées) et de la tradition chrétienne basque. Si cette tendance l'emporte, c'est parce que la répression franquiste ressemble à s'y méprendre à celle d'un pays impérialiste à l'encontre de ses colonisés. Pourtant, il y a là une énorme erreur de jugement : le Pays basque, européen, industrialisé, moderne, n'a rien de commun avec les pays du tiers-monde en voie de décolonisation. L'ETA, qui n'est ni le FLN algérien ni le FNL vietnamien, va ainsi se retrouver dans une impasse intellectuelle dont elle ne saura sortir.

En 1968, l'ETA franchit le Rubicon en assassinant un policier à Irun. Elle y trouve son premier martyr, Txabi Echebarrieta. La répression aboutit au quasi démantèlement de l'organisation. Celle-ci, très affaiblie, se déchire en factions. Mais, en 1970, le procès de Burgos la relance par son verdict implacable : six condamnations à mort et près de mille ans de prison pour les autres conjurés. Les condamnés ne seront pas exécutés, sous la

pression internationale, et l'ETA apparaît alors comme la seule force osant défier Franco.

Pourtant, on peut dire que c'est à cette époque que l'ETA est morte idéologiquement, sous l'effet de ses contradictions internes et de l'impasse tiers-mondiste dans laquelle elle s'est enfoncée. Après l'affaiblissement du front ouvrier interne, elle se scinde en deux branches, l'ETA politico-militaire (ETAp), favorable au dialogue avec l'Espagne démocratique, et l'ETA militaire (ETAm), intransigeante sur le principe de l'occupation du Pays basque par l'Espagne colonisatrice et répressive. Le débat ne porte plus sur la doctrine, mais seulement sur la stratégie à suivre.

L'ETA n'est plus alors qu'une formidable machine de guerre anticolonialiste... Les deux tendances ETAp et ETAm rivalisent dans les actions terroristes. Mais l'ETAm, mieux organisée dans la lutte clandestine survivra à la répression, contrairement à l'ETAp qui disparaît définitivement en 1982.

En 1973, l'assassinat du Premier Ministre, l'amiral Carrero Blanco, montre l'affaiblissement de la dictature et accroît le prestige de l'ETA. La bombe de la rue Correo de Madrid en 1974, qui visait des policiers et qui tue 13 civils et en blesse 84 autres dans une cafétéria madrilène, discrédite un temps son action, mais les exécutions voulues par Franco en septembre 1975 (deux membres de l'ETA et trois des FRAP d'extrême gauche) la remettent en selle.

Avec la mort de Franco, l'ETA dévoile « l'alternative KAS » en août 1976, ensemble de six conditions préalables à toute négociation avec l'Espagne démocratique :

- amnistie totale des prisonniers et exilés politiques,
- restitution de toutes les libertés,
- départ de toutes les forces militaires et policières,
- amélioration des conditions de vie et de travail de la classe ouvrière,
- statut d'autonomie incluant la Navarre,
- processus d'autodétermination pouvant conduire à l'indépendance.

Pour cela, il faut acculer l'Espagne à négocier en position de faiblesse : on ne discutera pas de l'indépendance, mais seulement du chemin d'accès.

C'est à cette époque que l'ETA est la plus puissante. Elle ne cesse de recruter et organise des dizaines de commandos, « légaux » (basés en Espagne, avec une couverture légale) et « illégaux » (basés en France, agissant clandestinement en Espagne avec l'aide des « légaux »). La France constitue une base arrière sûre où depuis toujours les « etarras » (combattants) ne sont pas inquiétés par les pouvoirs successifs pour de multiples motifs : anti-franquisme viscéral de ce côté des Pyrénées, tradition de la terre d'asile, conflits économiques entre les deux pays. La violence de l'ETA, exercée surtout contre les policiers et les militaires, s'accroît : 12 morts en 1977, 70 en 1978, 77 en 1979 ; le bilan de ces deux dernières années est supérieur à celui de la période 1960-1977 ! L'année 1980 sera encore pire : 93 morts.

Dès 1977, l'organisation d'élections démocratiques en Espagne



oppose l'ETAp (favorable à une participation) et l'ETAm (opposée). En 1979, le Parlement espagnol vote le « Statut de Guernica » qui accorde une certaine autonomie au Pays basque et qui constitue un nouveau déchirement entre factions favorables (PNV, HB) et hostile (ETA). Pour beaucoup de Basques, c'est une fin en soi. Jusque là, ils ont soutenu sans faillir les plus durs de la cause indépendantiste. Désormais, ils vont prendre leurs distances. Plus tard, ébranlés par les attentats, ils s'éloigneront d'ETA, y compris par les urnes : l'indépendance, qui leur fait en même temps un peu peur, ne justifie plus tout ce sang.

L'ETA est une machine révolutionnaire rodée, organisée en une nébuleuse d'associations, dont son propre syndicat, le LAB. Elle exige l'impôt révolutionnaire (et tue les récalcitrants). Quand elle le veut, elle fait descendre dans la rue des sympathisants par milliers. Son journal, « Egin », prêche le retour à un Pays basque traditionnel et harmonieux, mythique sans doute, mais le message passe. Parallèlement, il ne cesse de défendre la lutte armée contre l'Espagne et se montre solidaire de tous les peuples opprimés. La vitrine légale de l'ETA, « Harri Barasuna » (« l'Unité populaire »), défend les causes tiers-mondistes (plus par intérêt que par conviction) et entretient même des liens privilégiés avec le PC espagnol pro-soviétique d'Ignacio Gallego (qui se distendront après la chute du Mur de Berlin).

Mais le pouvoir réplique avec les GAR (« Groupes antiterroristes ruraux ») et les GEO (« Groupes spéciaux d'opérations ») qui lui rendent coup pour coup. Pourtant les événements vont servir l'ETAm dans sa dénonciation de l'Espagne, puissance occupante arrivés au pouvoir, les socialistes du PSOE créent les « Groupes antiterroristes de libération » (les GIL), ramassés de barbouzes commanditées par les plus hauts niveaux du gouvernement, qui assassinent 27 personnes entre 1983 et 1988, surtout en France. Aux yeux des nationalistes, c'est bien la preuve que l'Espagne n'est pas un Etat de droit.

La France de Mitterrand change d'attitude envers l'Espagne. Le 20 décembre 1983, les deux pays signent un accord de coopération dans la lutte contre l'ETA. Celle-ci se lance alors dans une campagne d'atteintes aux intérêts français. Mais les premières arrestations et extraditions ont lieu en France dès janvier 1984. La situation empire avec la « cohabitation » de 1986 qui installe

Charles Pasqua place Beauvau : celui-ci n'hésite pas à ressortir une ordonnance de 1945 pour extraditer 191 activistes de manière expéditive.

Coupée de sa base arrière, l'ETA s'affole. Fidèles à leurs convictions gauchisantes, nombre d'etarras s'exilent à Cuba, au Nicaragua sandiniste et en Algérie. D'autres participent aux guérillas du Salvador contre les somozistes et la CIA.

La pression de l'ETA diminue fortement, le nombre d'attentats est divisé par deux entre 1984 et 1986. Mais ils deviennent aveugles et l'ETA fait usage de voitures piégées qui font des carnages, notamment à Madrid : 5 gardes civils déchiquetés en avril 1986, 12 autres en juillet... Même lorsqu'ils aboutissent à un massacre, comme au supermarché Hipercor de Barcelone (21 morts, 50 blessés), en 1987, ils trouvent toujours une justification : l'ETA ne prêche pas la repentance... Elle frappe impitoyablement les dissidents et même ceux qui veulent abandonner la lutte (l'exécution de « Yoyes »

par les siens crée un séisme au sein de l'organisation en 1986). C'est à partir de là que s'opère le divorce entre l'ETA et son peuple, ce manière très compréhensible : si l'on peut admettre les meurtres de policiers et de militaires dans le cadre d'une guerre de libération, les bombes qui tuent et mutilent les civils innocents ne peuvent que disqualifier définitivement le mouvement qui les utilise. Le Pays basque n'est pas l'Algérie du FLN ou l'Irak des chiïtes et des sunnites...

C'est la fin. Après la chute du commando « Madrid » en 1987, c'est « Argala », créé en 1978, qui tombe en 1990 : il est l'auteur de l'attentat contre la caserne de la Guardia Civil en 1988 (11 morts) et affiche un bilan de 38 assassinats. Tous les commandos subissent le même sort : « Araba », « Viscaya »... En 1992, la coopération entre les polices française et espagnole aboutit au démantèlement de l'ETA, lorsque tous ses dirigeants sont interpellés à Bidart, au Pays basque français. « Iparretarak », la branche française de l'ETA est également décapitée.

La stratégie change, les attentats diminuent et sont plus sélectifs, et on fait appel de plus en plus à la « kale barroka », la guérilla urbaine où les « groupes Y », qui rassemblent les jeunes pro-ETA se montrent très efficaces. Mais la lassitude se fait sentir dans la population basque, qui prend de plus en plus ses distances envers les actes de sang et le racket organisé.

En 1997, le Partido Popular (PP), de droite, prend le pouvoir et devient la cible des activistes. Les assassinats suscitent de grandes manifestations anti-ETA et une répression policière qui marque

des points : HB est décapitée (bientôt remplacée par EH, « Euskal Herritarok » ou « Citoyens basques ») et Egin disparaît.

Forts de l'exemple des négociations en Ulster (où le gouvernement anglais accepte de discuter avec des terroristes, y compris d'une éventuelle indépendance future), PNV et ETA se rapprochent et concluent un pacte secret en août 1998 (dit de « Lizarrat/Estella »). Une trêve intervient, mais le résultat est décevant : ce n'est pas la poussée attendue : aux élections de 1998 et 1999, les nationalistes n'emportent qu'une faible majorité. Le terrorisme cesse d'être électoralement rentable. Alors l'ETA rompt la trêve en janvier 2000 en tuant un colonel de la Guardia Civil à Madrid. « Batasuna » renaît de ses cendres en 2001.

La terreur pour la terreur rencontre de plus en plus de réticences y compris au sein de la communauté basque. C'est ainsi qu'en septembre 2000, se crée « Basta Ya ! » (« Ça suffit ! »), mouvement pacifiste, partisan du Statut d'autonomie basque dans le cadre de la Constitution espagnole.



Débarrassés du Parti Populaire et d'Aznar, les nationalistes reprennent le dialogue avec le gouvernement socialiste de Zapatero. L'ETA décrète une nouvelle trêve en mars 2006, mais la rompt en décembre, faute de résultats concrets : contrairement à l'IRA, les clandestins basques ne sont pas mûrs pour renoncer à la lutte armée. La malchance veut que cette bombe de l'aéroport de Madrid tue deux ouvriers

équatoriens. Le Premier Ministre, déjà critiqué pour les discussions qu'il a engagées avec l'organisation, met fin aux contacts. 250.000 personnes défilent dans tout le pays pour condamner le terrorisme.

Quelques semaines plus tard, Philippe Bidart, chef charismatique d'Iparretarak, sort de prison après 18 ans d'internement, aux cris de « Gora Euskadi ». Parallèlement, des bandes de jeunes, issus probablement des « groupes Y », enflamment certaines localités du Pays basque espagnol.

Tout ceci est-il le signe d'une nouvelle campagne ou un simple chant du cygne ? Depuis longtemps dans un cul-de-sac doctrinal, l'ETA se trouve au bout de sa logique d'affrontement armé, ayant perdu le soutien populaire indispensable à toute lutte révolutionnaire.

Nous voici bien loin des thèmes qui ont sous-tendu la naissance du nationalisme basque. Celui-ci devra se replonger dans ses racines culturelles et historiques. Pour qu'il y ait un jour une seule terre et un seul peuple basques, des deux côtés des Pyrénées, dans une Europe différente que nous appelons de nos vœux. ■



PROVENCE SECRÈTE



Hyperborée organise à partir de cette année 2007, par l'intermédiaire de son association éditrice, Crusoe, une série de séjours en Provence à la découverte de la Provence secrète, par thèmes : Provence des origines, Provence sacrée, Provence éternelle.

Ce premier séjour qui vous révélera des sites provençaux à ce jour quasiment inconnus, regroupe les plus belles explorations de nos collaborateurs, dont Paul-Georges Sansonetti et Pierre-Émile Blairon, qui commenteront avec passion et sous un angle inédit, les lieux que vous visiterez.



Du jeudi 30 août au lundi 3 septembre 2007 séjour au Château de Roquefavour

en pension complète, déplacements en mini-bus,
à partir de 350 € par personne,
forfait qui comprend la totalité des prestations
(hébergement, repas, déplacements, etc)
participation possible à la journée : 60 € hors hébergement



Brochure à demander à Hyperborée par courrier ou par courriel :
pierre.blairon@wanadoo.fr ou par téléphone : 06 81 31 55 47
Les inscriptions seront reçues jusqu'au 10 août 2007.

